

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LES PIERRES PRÉCIEUSES

P our ne pas dépasser les limites que nous assigne notre titre, je ne vous parlerai, dans cette dernière partie, consacrée aux pierres fines, que des cailloux qui, réellement précieux, occupent une place honorable dans le monde des bijoux. Le silex, le marbre, le granit ne sont donc pas en cause, &, malgré les fantasmagories de ses dessins, le caillou d'Égypte sort de notre programme par la trop bonne raison qu'il est au moins gros comme le poing. Seul, parmi les blocs, le porphyre sera l'objet d'une exception.

Il y a aussi quelques jolies pierres qui ne prennent rang ni parmi les cailloux ni parmi les cristaux : la *malachite*, par exemple (du grec *malachê*, mauve), est une stalagmite (1) colorée par le cuivre; la *marcassite* est une pyrite (2) cristallisée, ainsi que l'indique le nom arabe de pyrite,

markazat; le *jais*, qui joue un si grand rôle dans les parures de deuil & dont on a fait venir le nom du fleuve Gages, en Lycie, près duquel on le trouvait, est une substance bitumineuse inflammable; enfin le *corail* est un composé d'animaux plus ou moins vivants. Ce dernier est intéressant, il mérite de fixer notre attention & je me propose de lui réserver une place.

L'ordre de mérite, timidement adopté pour les pierres précieuses proprement dites, est tout à fait impossible pour les pierres fines. C'est ici surtout que les valeurs dépendent des qualités spéciales ou accidentelles de chaque individu. Afin de respecter tous les droits & de ne rien préjuger, nous commencerons par l'agate & finirons par la turquoise. Le hasard de ce classement alphabétique mettra juste au dernier rang la seule pierre fine que sa valeur absolue eût permis de placer au premier.

L'AGATE

Le nom latin de cette pierre est *achates*; au moyen âge, on écrivait *acate*. C'est près du fleuve achate, en Sicile, que furent trouvées les premières agates.

L'agate est généralement claire, grisâtre & variée de différentes nuances; parfois elle est semée de points d'un rouge violacé; mais elle prend des noms distinctifs suivant sa transparence & la va-

(1) On se rappelle que les stalagmites (d'un verbe grec qui signifie dégoutter) sont formées, dans les cavités souterraines, par les eaux chargées de particules pierreuses, tombant des voûtes sur le sol, & y formant des couches mamelonnées. — Les concrétions allongées qui se forment aux voûtes se nomment stalactites.

(2) *Pyrite* (du grec *pur*, feu) est le nom donné à quelques sulfures métalliques natis qui jouissent de la propriété de s'enflammer dans des circonstances particulières.

riété de ses couleurs. Rouge cerise & de pâte fine, elle est la *cornaline*; nébuleuse & bleuâtre, elle est la *calcédoine*; verte, un peu opaque & très-dure, elle est le *jade*; blanche & très-compacte, elle est le *cacholong*; de couleur un peu fauve, tenant le milieu entre le jaune & le rouge, elle est la *sardoine*. Quand ses couches ont des teintes différentes, & qu'elle présente des bandes claires sur foncé, elle est dite *agate rubanée*; & si ces bandes sont concentriques, elle s'appelle *onyx*.

Il y a enfin, pour n'omettre aucune des espèces principales, les *agates herborisées* ou *mousseuses*, & les *arborisées*, qui offrent dans l'intérieur de leur pâte des linéaments tantôt métalliques, tantôt végétaux, représentant des herbes, de la mousse ou des arbres qui, lorsque la pierre est brillante & bien polie, semblent nager dans l'eau. Ces sortes d'agates, généralement dures & transparentes, ne sont plus guère dans le commerce. Parmi les agates herborisées figurant des paysages ou des profils, il s'en est trouvé une, conservée aux pierreries de la couronne, qui donnait le profil assez ressemblant de Louis XVI.

Tâchez de rencontrer, si vous fouillez dans les belles collections, des herborisations qui soient rouges au lieu d'être noires; ce sont les plus curieuses & les plus rares.

L'agate est dite *jaspée* lorsque le jaspé, matière opaque, se trouve mêlé à la matière transparente de l'agate. Si le jaspé domine, on dit *jaspé agaté*.

Les Grecs donnaient à la *cornaline* le nom d'*onyx* ongle. Ils rappelaient ainsi son aspect corné & sa couleur rose. Les modernes ont gardé cette comparaison en formant *cornaline* du latin *cornu*, l'ongle étant la corne du doigt.

Ce nom d'*onyx*, que nous avons réservé pour désigner les agates qui présentent en zones superposées des couches parallèles de différentes couleurs, convenait mieux, on le voit, à la cornaline qu'à l'*onyx* lui-même.

La cornaline est une des pierres qui, par la finesse de leur pâte, se prêtent le plus heureusement à la gravure. Les anciens excellaient dans l'art de graver les pierres fines, & les cornalines acquéraient alors un grand prix : le cachet de Michel-Ange, conservé à la bibliothèque, est estimé 50,000 francs.

L'ancienne cité de Calcédoine, fondée par des Mégariens en face de celle qui fut Byzance, a donné son nom à la *calcédoine*. C'est dans les environs de cette ville, aujourd'hui le misérable village de Kadi-Kevi, que les anciens avaient trouvé cette pierre en plus grande quantité.

Le *jade* a été longtemps la pierre des amulettes; il était appelé, à cause de cela, *pierre divine*; on lui attribuait, entre autres vertus médicinales celle de guérir les maladies de reins, ce qui lui avait fait donner l'autre nom de pierre néphrétique (de *nephros*, rein). Le jade vert foncé, qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, s'appelle *pierre des*

Amazones. — Quant à la signification du mot jade, elle est restée un mystère.

C'est chez les Orientaux que le jade est surtout estimé: en Perse & en Turquie, on en fait de magnifiques manches de poignards ou de sabres incrustés d'or, & le travail de cette pierre a atteint en Chine la plus haute perfection. Dans la composition des vases, des coupes, des statuettes de divinités, les Chinois déploient un art & un goût exquis, & la dureté de la matière n'est pas un obstacle pour arriver au travail le plus délicat & le plus fin. Malgré les progrès faits en Occident dans l'art du lapidaire, on serait incapable d'exécuter aujourd'hui les œuvres qui nous sont venues de la Chine. On a dit que le jade, fraîchement extrait, avait une certaine mollesse qui expliquerait, jusqu'à un certain point, les résultats obtenus par un travail que semble rendre impossible la dureté de cette pierre.

Le *cacholong* se trouve en Boukharie, sur les bords d'une rivière appelée *cach* par les habitants du pays, lesquels donnent à toutes les pierres le nom de *cholong*.

La *sardoine*, en latin *sardonix*, signifie *onyx*, soit de Sardes, capitale des rois de Lydie, soit de l'île de Sardaigne; on ne s'est pas mis d'accord sur ce point. Quoi qu'il en soit de l'origine exacte de son nom, cette pierre devait être très-répandue chez les anciens, s'il est vrai que Mithridate en avait ramassé quatre mille échantillons. Il paraît aussi, — qui oserait l'affirmer, même après le témoignage de Pliny? — que le fameux anneau jeté à la mer par le tyran Polycrate, avait pour chaton une sardoine.

Puisqu'il a été convenu qu'à l'espèce la plus belle, la plus rare de chaque pierre, on donnait le nom d'orientale, — il y a aussi une agate orientale, c'est celle qui, est presque transparente & dont la pâte est homogène. La plus célèbre des agates de ce genre est un camée (de 0", 081 sur 0", 068) représentant Alexandre. La tête fait si bien saillie sur le fond de la pierre qu'on croit, en la regardant de face, la voir tout entière.

Le mot *camée*, que je viens d'écrire, nous est venu au seizième siècle de l'italien *cameo*, qui signifie exactement œuvre, travail, ouvrage fait à la main. Il a perdu son sens général & s'est appliqué spécialement aux pierres fines sculptées. On en est d'autant moins surpris que le camée est, par excellence, le travail le plus délicat, le plus fin, le plus gracieux que puisse exécuter la main de l'homme.

Les onyx & les sardoines servent très-particulièrement à faire des camées. Lorsque les couches sont bien disposées, le graveur attaque successivement les deux premières pour faire les draperies, les cheveux, les figures, & la troisième couche donne un fond uniforme au tableau. Dans l'agate-onyx, où la couche supérieure est mate & l'inférieure translucide, le camée produit le plus charmant effet.

Camée & Camidéu se tiennent. On a réservé ce dernier mot pour désigner la pierre fine taillée, ayant deux couches différentes, dont l'une donne la figure en relief & dont l'autre forme le fond. De là le sens adopté en peinture : peindre au camaïeu, c'est n'employer qu'une couleur, avec des teintes tantôt sombres, tantôt claires.

Si, comme je n'en doute pas, vous avez entendu parler de *camée dur* & d'*intaille*, sachez ou rappelez-vous que le premier de ces noms se donne aux pierres fines gravées en relief, & l'autre à celles qui sont gravées en creux, comme l'indique le mot *intaille* (taillé dans). Les figures & les sujets sur onyx, cornalines, etc., qui forment broches, épingles ou médaillons, sont des *camées durs*; les armoiries, les devises, les lettres pour cachets, exécutées le plus souvent sur des pierres transparentes, sont des *intailles*.

L'antiquité & le seizième siècle nous ont laissé des *camées* qui sont des chefs-d'œuvre. Les meilleurs artistes de la fin du dernier siècle & du commencement du nôtre n'ont pas atteint à la perfection de leurs devanciers. De nos jours, cet art reste dans le domaine de la médiocrité & du commerce; l'Italie ne nous envoie plus que de faibles copies des productions anciennes.

Je n'ai pas à vous dire que les agates jouent à peine un rôle dans la bijouterie de luxe. On ne porte, quand on est élégante, ni une bague en onyx, ni des boucles d'oreilles en cornaline. En revanche, on posséderait volontiers les coupes, tasses, urnes, bustes, aiguères, jattes, burettes en agate qui font partie du trésor de la couronne de France, & qu'on évalue ensemble à 500 mille fr.

LE CORAIL.

Quittons un instant l'intérieur de la terre, où nous avons entrevu tant de riches productions, pour faire une halte sur les côtes de l'Afrique. Nous trouverons là, au fond de la mer, une substance qui appartient au règne animal & qui rivalise, par sa beauté comme par son prix, avec la plupart des pierres fines.

Le *corail* est un polypier à rameaux d'un beau rouge, soit incarnat, soit rosé. Il est formé par une multitude de polypes (beaucoup de pieds), très-petits, qui vivent en aggrégation. Fortement attaché par un large empâtement à la surface des corps sur lesquels il s'est formé, le corail ressemble à un arbrisseau dépouillé de feuilles, dont les branches se dirigent vers le fond de la mer.

La tige du corail ne dépasse pas, dans son extrême grosseur, deux centimètres & demi de diamètre. Les branches qui sortent de cette tige sont parsemées de cellules dont chacune contient un polype qui, en étendant ses bras ou tentacules, prend la forme d'une fleur. Cette circonstance a fait longtemps hésiter sur la nature animale ou végétale du corail.

Le corail est, après la perle, la plus belle des productions sous-marines. Sa patrie est l'immense littoral de la Méditerranée. On ne le trouve qu'à des profondeurs de 30 mètres au moins, & la pêche en est souvent périlleuse. Quelques hommes, bons plongeurs, montés dans un petit bâtiment appelé *corailière*, prennent avec eux une espèce de drague nommée *salabre*, formant une croix de saint André, aux bras de laquelle sont fixés des poches en filet. Cette croix est descendue horizontalement dans la mer, au moyen d'une corde attachée au milieu; un plongeur la suit, pousse les branches dans le creux des rochers, & engage le corail dans les filets. Alors les hommes restés dans la felouque tirent fortement la corde, & amènent hors de l'eau le corail qu'ils ont ainsi arraché. On a également pêché le corail à l'aide de bâtons garnis d'étoupes que l'on traînait dans la mer avec un boulet. Il est inutile de vous faire remarquer combien ces modes de pêche semblent primitifs à une époque où l'on connaît les bateaux sous-marins & la cloche à plongeur.

Les anciens regardaient le corail comme très-précieux & lui attribuaient de grandes vertus. Les Romains le portaient comme ornement agréable aux dieux; ils en attachaient des colliers à leurs nouveau-nés pour les préserver des maladies contagieuses. Les casques & les boucliers des guerriers gaulois étaient souvent aussi garnis de corail.

Au seizième siècle, le corail était beaucoup employé pour les ornements religieux, tels que : scapulaires, bénitiers, reliquaires. L'exiguïté des morceaux ne permettant pas de grandes compositions, il arrivait quelquefois qu'on sculptait le corps du Christ dans une pierre plus importante, & que des bras en corail étaient rapportés.

Le corail était très en vogue sous le premier empire. De nos jours, la mode est au corail rose; on le juge d'autant plus beau qu'il est plus pâle; mais cette nuance est souvent factice : on l'obtient par des procédés chimiques.

LE JASPE

Les jaspes, qu'ils soient blancs, gris, jaunes, rouges, verts ou bleus, sont des cailloux de roche, communément opaques, qui ne paraissent un peu transparents que dans les parties très-minces.

Quand le jaspé est composé de plusieurs couleurs, tantôt mêlées ensemble, tantôt distinctes & séparées, il s'appelle *jaspé fleuri*. Le plus estimé est le *jaspé héliotrope*, vert foncé ou bleuâtre, parsemé de taches ou points rouges.

Un jaspé, quel qu'il soit, est toujours une jolie chose. Cela n'empêche pas qu'il se soit trouvé des gens pour lui donner parfois de vilains noms. Quand le jaspé fleuri rouge avait une raie blanche, on lui disait : Tu t'appelleras *grammatias*, & les anciens ont voulu constater qu'il avait plusieurs taches blanches en le nommant *polygrammos*.

Le *lazulite* ou *lapis lazuli* est bleu comme l'indique l'azur de son nom; il est même plus bleu ou du moins bleu plus foncé que l'azur. La pierre d'azur est en outre parsemée de petites paillettes brillantes d'un jaune d'or. C'est de cette pierre qu'on tire le bleu d'outremer. Le nom d'*outremer* fait allusion à ce que le lapis lazuli est originaire d'Asie. Les minéralogistes recommandent de ne pas confondre le lapis lazuli avec la pierre d'Arménie des anciens, laquelle a de moindres qualités : elle n'est pas aussi dure que le lapis, elle se calcine au feu & y perd sa couleur.

Si vous voulez juger des charmants effets du lapis lazuli, allez admirer dans nos musées & dans les collections princières les coupes, les socles, les boîtes & les beaux bijoux de la Renaissance.

Le *porphyre*, sorte de jaspe, emprunte son nom à une circonstance secondaire, celle d'avoir une teinte de *pourpre* (en grec *porphyra*). Il y a plusieurs espèces de porphyres : le rouge, *granito rosso* des Italiens, est celui dont les Égyptiens faisaient des colonnes & des obélisques. Le *brocette* est marqué de points jaunâtres; les taches jaunes sur fond blanc qui constituent les belles brocatelles, disent pourquoi l'on a comparé ces pierres, en les nommant ainsi, à l'étoffe brochée d'or & d'argent qui imite le brocart, & l'on sait que *brocart* doit naissance au verbe *brocher*, piquer avec une pointe ou broche. Le *vert antique*, le plus rare, se fait reconnaître à des taches d'un blanc mat, disposées en forme d'étoile ou de croix de saint André sur un fond vert foncé. Le *variolite* (du latin *varius*, tacheté) offre des points gris cerclés sur un fond vert obscur. Enfin, le *porphyre poudingue* est composé d'un mélange de cailloux blancs, jaunes, rouges, de différentes grosseurs, arrondis & liés par un ciment qui fait le fond de la pierre. Il y a entre cette pierre & le gâteau des Anglais un rapport qui explique le nom : le suc lapidifique qui cimente, c'est la pâte; les cailloux agrégés par ce suc sont les raisins de Corinthe. Quant au mot anglais *pudding*, il doit naissance au gaélique *putag*, *putagan*, qui signifie boudin. Ici encore le sens est d'accord avec l'origine : on ne fait pas une comparaison téméraire en disant que le pudding est le boudin de la pâtisserie.

L'OPALE

L'opale est la pierre par excellence pour les jeux de lumière. Elle est laiteuse, opaque & sa couleur propre est habituellement d'un blanc bleuâtre; mais elle a, répandues sur sa surface, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle offre, tantôt séparées, tantôt brillant ensemble, le feu du rubis, le colombin de l'améthyste, le jaune éclatant de la topaze, le beau bleu du saphyr & le vert de l'émeraude. L'opale doit à ses qualités chatoyantes d'être en grande estime chez les Indiens. Le mot

sanscrit *upala* est le nom même de la pierre précieuse.

Les empereurs & les consuls romains ont eu parfois, vous le savez, d'étranges fantaisies. Il s'en est rencontré un, Marc-Antoine, pour convoiter l'opale que possédait un sénateur. Celui-ci refusa de la céder, comme c'était son droit, & son exil fut la conséquence de son obstination. Cette petite histoire pourrait vous montrer une fois de plus que la justice n'a pas toujours été l'apanage du souverain pouvoir; mais elle n'est destinée ici qu'à vous donner une idée de la valeur que les anciens attachaient à l'opale lorsqu'elle était belle.

Quand l'opale, ou quelque autre pierre fine du même genre, offre à l'intérieur une étoile à cinq ou six rayons, on lui donne le nom d'*astérie* (étoile); & lorsqu'elle est pleine de points brillants uniformément distribués à l'intérieur, elle se nomme *aventurine*. S'il faut en croire Ménage — je vous ai déjà dit qu'on n'y est pas obligé, — ce nom viendrait de ce que la composition de l'aventurine artificielle ayant été trouvée par hasard, la pierre fut dite *aventurine* ou *pierre d'aventure*.

L'*hydrophane* est une variété d'opale qui, comme l'indique son nom, devient transparente lorsqu'elle est imbibée d'eau. La curieuse propriété qu'a cette pierre d'absorber le liquide a été prouvée par l'augmentation de son poids après l'immersion.

Une pierre qui, quoique formée par cristallisation, rappelle beaucoup l'opale, c'est celle qui a reçu le nom même de l'arc-en-ciel, l'*iris*. Comme l'opale, elle a la propriété de refléter toutes les couleurs du prisme, au moyen de glaces ou gerçures naturelles qu'elle présente à l'intérieur. Comme l'opale aussi, elle se taille en *caboche*s. Ce mot vient de *caboche*, qui se dit vulgairement pour tête, & dont le radical est le latin *caput*.

Loin d'être un talisman, comme le jade, l'opale a été longtemps un porte-malheur. Quand elle perdait ses couleurs, quelque danger, disait-on, nous menaçait. Ce préjugé devait avoir eu pour fondement les changements que subit l'opale par l'influence de la chaleur & du froid. Cette pierre ne conserve toute sa beauté que dans une température moyenne. On a vu des opales entièrement détruites pour avoir été longtemps exposées au soleil, ou pour avoir subi un froid trop prolongé.

Le croirez-vous, mesdemoiselles, le préjugé qui repoussait l'opale est encore vivant? Un de mes bons amis, initié depuis longues années à tout ce qui se passe dans le monde des pierres fines, m'a affirmé que ce préjugé, & lui seul, jette encore à l'heure qu'il est un discrédit aussi considérable qu'immérité sur une des plus gracieuses parures de la femme. Oui, il y a encore aujourd'hui, dans ce siècle de lumière & de bon sens, des gens — & le nombre, paraît-il, en est grand — pour reconnaître, sauf une stupide réserve, que l'opale réunit les plus charmantes qualités : elle est belle de cette beauté douce & tendre qui n'exclut ni la

vivacité, ni la richesse des nuances; elle est inimitable; elle n'a besoin, pour parer, du concours d'aucune de ses sœurs; mais.... elle porte malheur!

LA TOURMALINE

La *tourmaline* ou *tire-cendre* est ainsi nommée parce qu'elle a la propriété d'attirer les cendres, les barbes de plumes, les cheveux & autres corps légers, sans frottement & par la simple chaleur.

Lorsque cette pierre a été connue en France, au milieu du dix-huitième siècle, on lui a prodigué les noms : *aphrisite*, *sibérite*, aimant du Ceylan, *daomite*, *indicolite*, *rubellite* & *apryrite*. Elle n'est plus aujourd'hui que la *tourmaline*; mais comme elle varie beaucoup dans ses couleurs & qu'elle provient de différents pays, on a adopté certaines dénominations distinctives : si la *tourmaline* est verte, on l'appelle *émeraude du Brésil*; si vert jaunâtre, *péridot du Ceylan*; si bleu verdâtre, *saphir du Brésil*; si *cramoisi*, *sibérite*. Cette dernière, la *tourmaline* de Sibérie, imite quelquefois le rubis à s'y méprendre, & la verte, que l'on trouve au mont Saint-Gothard, ressemble beaucoup à l'aigue-marine.

LA TURQUOISE

On a dit que la *turquoise* devait son nom à sa couleur bleue, qui est la couleur favorite des Turcs. Peut-être est-il plus simple & plus naturel d'admettre que la Turquie est sa marraine parce que c'est de ce pays qu'elle nous est d'abord parvenue.

Réaumur avait dit, en 1715, que les *turquoises* n'étaient autre chose que des os & des dents d'animaux pétrifiés; mais cette opinion n'a été admise que pour la *turquoise occidentale* ou de nouvelle roche, appelée aussi, à cause de cela, *turquoise osseuse*. Celle-là seule provient des os & surtout des dents des mammifères enfouis dans le sein de la terre, & accidentellement colorés par l'oxyde de cuivre. « On doit présumer, dit Buffon, qu'il peut se former des *turquoises* dans tous les lieux où des os plus ou moins pétrifiés auront

reçu la teinture métallique du fer ou du cuivre. Nous avons au cabinet du roi une main bien conservée, & qui paraît être celle d'une femme, dont les os sont convertis en *turquoise*; cette main a été trouvée à Clamecy, en Nivernais, & n'a point subi l'action du feu; elle est même recouverte de la peau. »

La *turquoise orientale* ou de vieille roche, celle qui n'est pas osseuse, vient des Indes & principalement de la Perse. C'est, de toutes les pierres fines, la plus estimée & la plus chère.

La *turquoise* est plus abondante que beaucoup d'autres pierres précieuses, & rien pourtant n'est plus rare qu'une *turquoise* sans défaut. Elle a presque toujours des fissures noires à la surface, & presque toujours aussi elle change de nuances à la lumière : d'un beau bleu le jour, elle peut être pâle ou verte le soir. Il n'existe pas, même dans la collection de la couronne, une parure de *turquoises* irréprochable. Cela tient surtout à la difficulté de trouver des *turquoises* paires. Si l'occasion se présente jamais pour vous de tendre un piège à un ennemi, demandez-lui d'appareiller deux *turquoises* ayant même dimension, même nuance, même épaisseur & mêmes défauts. Soyez assurées que vous mettrez votre victime, fût-ce un joaillier ou un lapidaire, dans un grand embarras.

Ici, comme toujours, je m'arrête pour être à peu près sûr de m'arrêter à temps. Aussi bien, c'est après la *turquoise* qu'il convient de tirer l'échelle. Que viendraient faire à sa suite, en effet, la *cordiérite*, l'*idocrase*, l'*épidote*, le *disthène*, l'*axinite*, l'*hypersthène*, le *diallage* & beaucoup d'autres encore? Toutes seraient effacées par le beau bleu de la *turquoise*, & la plupart seraient pour vous d'un médiocre intérêt.

Que n'ai-je pu, mesdemoiselles, remplacer une sèche nomenclature par l'exhibition de toutes ces richesses dont je me suis borné à vous dire les noms. J'aurais aimé charmer vos yeux, sans toutefois exciter votre envie. La profusion même de ces merveilles vous aurait ôté le désir de les posséder. Et puis, à quoi bon? Est-ce de bijoux que le bonheur se compose? Ne peut-on se constituer, à moins de frais, avec moins d'éclat, une douce existence & d'aimables plaisirs? Les joies réelles & durables ne sont pas celles qui coûtent cher.

CHARLES ROZAN.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

MES HÉRITAGES

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT (1).

La plume spirituelle à laquelle nous devons tant de charmants livres, n'a pas démenti sa réputation dans ce nouvel ouvrage, amusante autobiographie d'une pauvre enfant, qui a des *espérances*, & qui les voit tour à tour fondre dans sa main comme des boules de neige ou des bulles de savon.

Claire est l'héritière désignée, reconnue d'un vieil oncle; il l'aime, il l'élève, il la choisit, mais au dernier instant, le testament, confié à une vieille fille romanesque, est mis en papillotes, & Claire quitte le domaine dont elle devait être maîtresse, aussi pauvre que devant. Une cousine infirme la réclame & lui promet sa fortune; Claire passe de tristes jours auprès de sa parente paralytique, & lorsque le terme arrive, l'héritage se réduit à rien; elle revient à la maison paternelle, & là, enfin, elle hérite — après la mort de son père & de sa belle-mère — du dernier enfant qu'ils ont laissé. Nous la laissons à l'entrée de la vie, pauvre de biens, riche d'intentions généreuses, & nous la retrouverons, je l'espère, dans un futur volume.

Mademoiselle Fleuriot a mis dans ces pages son esprit d'observation & de détail; les portraits qu'elle burine ont une ressemblance frappante. Je citerai celui de la vieille tante, liseuse de romans, & celui de la pauvre infirme, qui a un si grand besoin d'affection; il y a dans ce dernier du rire & des larmes. Le développement du caractère de Claire, sa piété naissante, ses élans vers le bien, vers le beau, sont indiqués avec délicatesse,

(1) Un volume, prix: 2 fr. Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

& nos lectrices nous sauront gré de leur recommander ce livre, sérieux sous une forme amusante, & qui sait faire rêver & penser.

LES

DEUX FILLES DE SAINTE CHANTAL (1)

Nous avons publié quelques notes sur la famille de madame de Sévigné; mais voici un livre où nous n'avons pas puisé, & qui est une mine féconde en détails curieux & sur les Rabutin & sur la société du dix-septième siècle.

Ce livre, consacré spécialement à la mémoire des deux filles de madame de Chantal, Marie-Aymée, baronne de Thorens, & Françoise, comtesse de Touloujon, offre un charme & une douceur singulières; on ne le quitte pas quand on l'a entrepris; il met parfaitement en lumière les hautes qualités que sainte Jeanne-Françoise de Chantal déploya autour de ses enfants, & comment, par une application constante, aidée du plus clairvoyant amour, elle aboutit à faire de Marie-Aymée un ange, & de Françoise une digne & sainte femme qui honora par les plus hautes vertus sa longue vie. Les lettres de la sainte sont admirables de sens pratique & de tendresse, & la figure de saint François de Sales, toujours si douce à contempler, donne encore plus de valeur à ces récits.

Cette lecture, recommandée par Mgr Dupanloup, est aussi élevée qu'attrayante; elle peut être signalée aux mères de famille comme aux jeunes personnes: elles y respireront un air vivifiant qui pénètre l'âme du goût du bien & de la vertu.

(1) Un beau volume in-8°. Chez Didot, rue Jacob, 46, Paris.

LES SAINTES DE FRANCE

Les anciens âges de la France ont légué aux temps modernes beaucoup de noms de saintes, célébrées durant ce premier mois de l'automne; la plupart d'entre elles sont ignorées de la génération présente: vertus, souffrances, miracles, tout est couvert du voile gris de l'oubli; l'Église seule veille sur ces précieuses mémoires & en évoque régulièrement le souvenir. Ainsi, elle nous rappelle sainte Foy, sainte Bénédicte & sainte Pience, trois vierges-martyres, qui donnèrent à l'éternelle Vérité le témoignage de leur sang; elle inscrit dans ses annales les noms d'Aure, d'Angadrème, de Céline, d'Aurtrude, saintes religieuses, saintes solitaires, qui sanctifièrent les Gaules par leur prière & leur pénitence. La bienheureuse Marguerite-Marie, plus rapprochée de notre temps, est célébrée le 22 octobre; en ce jour, l'Église rend de solennels hommages à cette créature si humble, si abîmée dans son néant, qui fut honorée de la confiance du divin Maître & à qui fut révélée la belle & touchante dévotion du Sacré-Cœur.

Toute la France, tout l'univers catholique connaît & révère la pieuse fille de saint François de Sales, Marguerite-Marie; les autres vierges, ses compagnes du ciel, qui l'avaient précédée dans la voie sainte, ont laissé, en dépit des années & des révolutions, une trace dans le pays qu'elles ont habité. Sainte Foy (1) est vénérée à Agen, dans la ville où elle souffrit le feu & le glaive; grand nombre d'églises lui étaient dédiées & entre autres l'église souterraine sous la cathédrale de Saint-

Paul de Londres; sainte Bénédicte (2) n'est pas oubliée à Laon; sainte Pience (3), dans le Vexin français, près de la Roche-Guyon, où, priant au sépulcre du saint martyr Nicaise, elle fut arrêtée & mise à mort. Aure (4), qui gouvernait à Lutèce une communauté de trois cents religieuses, confiées à ses soins par saint Éloy, est honorée encore dans le diocèse de Paris. Angadrème (5) est la patronne de Beauvais. Ce fut en son nom que Jeanne Hachette repoussa les soldats de Charles le Téméraire, & l'on portait son étendard & ses reliques dans la procession instituée en mémoire de la délivrance de la ville. Reims se souvient de la mère de saint Rémy, de la bienheureuse Céline; & Meaux, d'une autre Céline (6) qui vécut, chaste & pénitente, dans la solitude d'une de ces forêts qui couvraient alors le sol de la vieille France.

La pauvre France de nos jours compte beaucoup de protecteurs au ciel; une cohorte brillante veille sur elle, & l'on se demande si la fille de ces saints évêques, si la patrie de ces saints martyrs & de ces nobles vierges, de ces éloquents docteurs & de ces charitables veuves, est destinée à périr sous les coups redoutables de l'impiété, & si tant de Français, puissants au ciel, n'obtiendront pas enfin la résurrection de leur malheureuse patrie?

M. B.

(1) Vénérée le 6 octobre.

(2) 8 octobre.

(3) 11 octobre.

(4) 4 octobre.

(5) 14 octobre.

(6) 21 octobre.



UNE VIE D'AVENTURES

I

MA FUITE DE FRANCE ET MES DÉBUTS EN AMÉRIQUE.

J'avais entendu parler des aventures de monsieur Girard, de son séjour de plus de trente années au milieu des Peaux-Rouges, & je brûlais du désir de connaître les détails de cette étrange existence.

Le hasard me fit rencontrer le héros lui-même, l'année dernière, au Tréport.

Nous nous étions plusieurs fois serré la main, à Paris; mais au milieu de travaux fiévreux, de pré-occupations sans nombre, je n'avais eu le loisir que d'entendre de rapides récits qui, cependant, avaient piqué au vif ma curiosité.

Grâce à l'intimité rapide qui se noue dans les stations balnéaires, monsieur Girard et moi nous devînmes bientôt inséparables.

Mon brave compagnon n'était plus jeune; il pouvait avoir soixante ans, mais son organisation robuste n'avait nullement été ébranlée par les fatigues de la vie de trappeur. Sa physionomie, joviale avec un certain fond de gravité, ne manquait pas de finesse, mais jamais, au grand jamais, eussiez-vous toute la science de Lavater, vous n'auriez démêlé en lui un ancien sauvage.

Petit, trapu, les cheveux grisonnants, le teint coloré, les yeux bleus, le corps enveloppé d'un paletot-sac, la tête couverte d'un chapeau noir, vous l'auriez certainement pris pour un petit rentier ou pour quelque bureaucrate en retraite.

Je m'armai d'un portefeuille, &, tout en nous promenant, je prenais des notes sur les singulières révélations qu'il me faisait; — il débuta par quelques anecdotes sur les Indiens, puis, cédant à mes instances, il finit par me dire:

« Je crois que vous voulez connaître mon histoire tout entière? Eh bien! je vous la livre volontiers... »

Puis, après une pause de quelques secondes: Là franchement, continua-t-il, j'ai mal commencé, — je veux tout vous dire. A dix-sept ans, poussé par une irrésistible passion de l'inconnu, & après un coup de tête qui m'a fait bien souvent pleurer, j'eus la cruauté d'abandonner brusquement mes parents, simples boutiquiers à Lyon... Je m'é-

chappai, je m'évadaï comme un voleur & ne reparus plus. J'eus honte bientôt de ma fuite, mais j'étais orgueilleux & entêté, je persistai à ne pas donner de mes nouvelles, à passer pour mort.

Durant quelques mois, je menai la vie la plus misérable, m'enrôlant dans des bandes d'ouvriers, & maudissant tout bas l'inférieure pensée qui m'avait fait rompre avec les miens.

Mon but, en quittant Lyon, était déterminé: je voulais saluer l'Amérique. Après plusieurs mois de souffrances morales, plus pénibles encore que tous les maux physiques que j'endurais, j'atteignis le Havre, & m'engageai à bord d'un bâtiment marchand comme simple mousse.

Le navire me porta aux États-Unis; à la Nouvelle-Orléans; la fièvre jaune frappait les nouveaux-venus, je ne fus pas épargné. Je tombai presque foudroyé à bord d'un bâtiment à vapeur, sur le Mississipi; le capitaine, peu soucieux de conserver des morts & des mourants, me fit jeter avec une vingtaine de cadavres sur les quais de Bâton-Rouge. J'allais être enterré avec mes malheureux compagnons, lorsqu'une excellente femme s'aperçut que je respirais encore; — elle me recueillit, me soigna, & après m'avoir guéri, ne consentit plus à me laisser partir.

Par malheur, ma bienfaitrice était une veuve sur le retour, & les folles aspirations de la vingtième année m'étaient revenues avec la santé.

Je bénis la vénérable dame qui m'avait rendu à la vie, — je lui promis du fond du cœur une reconnaissance éternelle, & je m'esquivai.

Muni d'une lettre d'un bon évêque, quelques semaines plus tard, je demandai l'hospitalité à un séminaire de Saint-Louis; je l'obtins pleine & entière; mais un certain jour, on me montra une soutane, en m'engageant à la revêtir. — Je résistai à ces nouvelles séductions, rendis grâce à mes bienfaiteurs & sortis aussi pauvre que j'étais entré.

Ma bonne étoile me mit en relations avec un français, riche négociant installé depuis longtemps en Amérique, & qui envoyait dans le pays des sauvages des agents pour faire le commerce de pelleterie.

Ma figure lui revint; il me chargea d'une mission chez les Indiens! J'étais au comble du bonheur!

II

MON INSTALLATION CHEZ LES OSAGES

Je m'engageai dans les savanes, emportant quelques fusils, de la poudre, des balles, des verroteries. — Je vous l'avouerai, mon cœur battit lorsqu'un matin, à travers la brume, je distinguai des cavaliers emplumés qui bondirent sur moi & m'entourèrent en caracolant; mais je surmontai rapidement cette première émotion, — je suivis les précieuses instructions que j'avais reçues, donnai des gages d'amitié & ne tardai pas à faire entièrement connaissance avec les guerriers qui appartenaient à une tribu alliée, celle des Osages. Ils m'entraînèrent du côté de leur campement.

Vous dépeindrai-je mes premières impressions, — impressions si lointaines, mais qui furent si profondément incrustées, que le souvenir en est vivant en moi? Tout me captivait, & je ne me doutais guère alors qu'un jour viendrait où, sauvage moi-même, je serais presque confondu, non des coutumes des Peaux-Rouges, mais des singularités de la vie sociale des blancs!

Indépendamment d'une foule de rites, ce qui me surprit au plus haut point, c'était l'esprit guerrier des sauvages, leur dédain de gentilhomme féodal pour tout travail & la passion, la soif de vengeance qui les animait (1).

Mon patron de Saint-Louis avait chargé ma cargaison de boîtes de vermillon. — Je ne tardai pas à comprendre, dès ma première entrevue avec les Osages, que j'avais là une marchandise de prix! Nul n'oserait, en effet, aller au combat, ni même en excursion, sans se barbouiller le visage de couleur rouge.

Quant aux tatouages, c'est une des opérations les plus importantes chez la plupart des tribus. Les seigneurs, les illustres guerriers, les personnes de haute lignée peuvent seules aspirer à cette marque de dignité.

Il n'est pas rare que, dans une discussion, une femme s'écrie, en enveloppant une de ses compagnes d'un souverain regard de mépris :

« Mais regarde-moi, vois comme est fait mon » visage, me ressembles-tu? Conserve donc ton » rang (2). »

(1) La vengeance est, en effet, la seule loi du pays! La justice n'a nullement à sévir lorsqu'un fils tue son père ou sa mère; mais s'il se trouve quelque parent au cœur noble, malheur au coupable! il tombera un jour ou l'autre dans quelque embuscade, & la mémoire de l'assassiné sera vengée.

(2) Il y a naturellement des artistes spéciaux pour le tatouage, artistes, armés d'une aiguille emmanchée à un morceau de bois, se livrant sur le patient à toutes les fantaisies du dessin & de la peinture.

J'ai hâte de vous parler de mes nouveaux compagnons, qui me reçurent sans défiance & m'accordèrent immédiatement une place d'honneur dans leur wigwam.

Il me fallait une case. Ils concoururent à élever mon modeste établissement qui devint une résidence célèbre, à plus de quarante lieues à la ronde.

Éil-de-Faucon & Chien-noir, deux grands-chefs, vinrent me visiter, & un pacte d'alliance fut juré entre nous.

Comme je ne cherchais nullement à inquiéter les Osages, la plupart me considéraient comme un frère & m'apportaient avec empressement le fruit de leurs chasses.

J'accompagnais mes Indiens dans leurs excursions, partageais leur bonne & mauvaise fortune, couchais des mois entiers à la belle étoile, seulement enroulé dans une peau de buffle, le doigt sur la détente du pistolet, prêt à répondre aux assaillants! Eh bien! tel est le prestige des souvenirs des jeunes années, que je regrette souvent cette vie d'aventures, les cavalcades endiablées à travers la prairie & surtout l'indépendance du désert.

III

COMMENT ON PEUT FAIRE PEUR AVEC LA BIBLE.

J'ai trouvé parmi mes sauvages des guerriers sanguinaires, implacables, — mais pas un fripon. — Je me trompe : durant trente années, un seul Indien osage chercha à surprendre ma bonne foi. Voici dans quelles circonstances : J'avais l'habitude de commencer par accorder du crédit, assuré que les braves enfants des savanes ne manqueraient pas à la parole donnée. Ainsi, je leur ouvrais mes réserves de poudre ou de vermillon, & j'étais certain qu'au jour dit ils apporteraient le produit de leurs chasses, c'est-à-dire des peaux de daim, de buffle ou de tigre.

Un indigène prétendit, en face de ses compagnons, m'avoir déjà soldé. Je voulus obtenir une rétractation; ce n'était pas chose facile, j'avais affaire à un véritable Spartiate.

« — Écoute-moi, mon petit frère, lui dis-je, la vérité est facile à savoir; nous avons, nous, blancs,

La plupart du temps, les figures ne varient cependant pas. Les hommes se font dessiner une flèche au milieu de la poitrine, des arabesques, des courbes géométriques, puis deux étoiles sur le front.

La liqueur que l'on infiltre est un mélange obtenu avec certaines herbes des prairies & quelquefois de la poudre à fusil.

Le tatoué souffre horriblement, mais ensuite quelle récompense!

la Bible, livre qui connaît tout & qui juge les hommes comme le maître de la vie lui-même. Il est implacable envers ceux qui trompent. — Il les fait mourir dans la journée! »

Je n'avais, — que Dieu me le pardonne! — qu'un almanach dans ma case; je m'en emparai.

« — Mon petit frère, repris-je, en lui désignant le livre, nous allons, l'un & l'autre, embrasser le volume : c'est un juge terrible; celui de nous qui aura menti mourra avant le coucher du soleil! »

Et j'embrassai moi-même le livre.

« — A toi maintenant, continuai-je; fais comme moi!

— Emporte, emporte ton livre! s'écria le sauvage effrayé, — j'ai pu me tromper, — je vais te payer! »

Les assistants voulaient mettre à mort ce misérable, & j'eus beaucoup de peine à le tirer des mains de ses compatriotes courroucés.

Il s'échappa, & la tribu n'en entendit plus parler.

Ainsi se passèrent d'abord des mois, puis des années. Je correspondais parfois avec le négociant de Saint-Louis, dont j'étais le représentant, & faisais diriger de son côté de nombreuses, de superbes pelleteries que j'avais obtenues en échange de nos produits.

Mon rang était au moins égal à celui d'un chef, & ma parole faisait autorité au conseil de la tribu.

Peu à peu, au contact incessant des Osages, j'oubliai une foule de mots de ma langue natale, & je parlai l'idiome des Indiens avec la plus grande facilité.

Je passais mes soirées en compagnie des vieux chasseurs. Nous mangions la plupart du temps ensemble, & le bœuf était le mets de fondation lorsque nos balles ou quelque flèche n'avaient pas arrêté au passage une pièce de gibier.

Naturellement, nous ne buvions que de l'eau pure, car j'avais proscrit cette effroyable eau de feu, qui semble s'être liguée avec les Anglo-Américains pour la disparition de la race des Peaux-Rouges. De pain, il n'en était pas question! Nous ramassions souvent quelques plantes nutritives que nous ajoutions à nos tranches de bœuf ou de bison; n'allez pas croire que nous étions à plaindre. Jamais je n'ai mangé de meilleur appétit & surtout une viande aussi bien cuite.

IV

VOYAGES AVEC LES INDIENS. — LA VENGEANCE DE BLACK-DOG.

Chaque année, j'entreprenais une tournée de trois à quatre mois à travers les savanes.

Je marchais à la tête d'une cinquantaine d'Osages, guerriers éprouvés qui m'auraient défendu jusqu'à la mort!

Les étapes étaient souvent longues. En général, nous nous efforcions de pousser jusqu'à quelque

mare, afin de trouver un abreuvoir pour nos animaux.

En apercevant l'eau, en la soupçonnant même à l'horizon, nos pauvres chevaux, fatigués par l'ardeur du jour, dressaient les oreilles & faisaient entendre un frémissement joyeux; ils accéléraient le pas, &, débarrassés de leur selle, s'élançaient à l'eau avec bonheur; les indigènes, femmes, enfants, suivaient aussi cet exemple, & la mare devenait en un clin d'œil une grenouillère impossible à décrire! L'étang se transformait en un affreux borborygme.

Il fallait alors de l'eau pour faire cuire la nourriture. La nécessité est l'implacable maîtresse de la vie! Nous prenions ce liquide infect & boueux, — & nous mangions, je vous assure, aussi galement que si la source eût été limpide comme cristal de roche!

A la nuit close, nous nous rangions autour du feu, les rênes des chevaux passées autour du poignet, de façon à être prêts à la moindre alerte. Pour oreiller, nous disposions aussi bien que possible la selle de nos chevaux, & nous nous entourions de nos peaux de bœuf.

On commençait par causer, — puis les paroles devenaient plus lentes; — le chef des sauvages se taisait. Sur-le-champ toute conversation cessait & l'on s'abandonnait au sommeil. — Nous placions toujours en vedette quelques guerriers pour nous prévenir en cas d'attaque; mais trop souvent nos gardiens s'endormaient, se confiant dans la protection du Grand-Esprit.

Plusieurs fois, à la faveur de l'obscurité, des sauvages des tribus voisines rampèrent jusqu'à notre campement, coupèrent effrontément les rênes de nos chevaux à quelques centimètres de nos poignets, et prirent la fuite en volant nos montures et nos armes.

Un jour, nous trouvant à quelques milles du territoire des Cherokees, dans les parages de la rivière Rouge, un vieux guerrier de notre tribu, vénéré, estimé par son expérience & la droiture de son caractère, gardait notre campement à une trentaine de pas des feux.

Tout d'un coup il tombe percé de trois flèches; — cinq à six sauvages Cherokees se dressent du milieu des herbes & le scalpent.

Avant que les Osages aient eu le temps de prendre leurs armes, les meurtriers se sauvaient en emportant leur hideux trophée & en faisant résonner les échos de leur chant de mort.

Le genre du brave qui venait de mourir, — guerrier lui-même renommé, qui avait perdu un œil dans un combat et dont le nom était Black-Dog (chien noir), rendit les honneurs funèbres à son beau-père & s'écria sur sa tombe :

« — Je te vengerai! Ne t'afflige pas! Sois heureux! Je te rapporterai bientôt les chevelures des ennemis qui t'ont tué! »

Quelques minutes après, Black-Dog vint me trouver.

« — Il me faudrait des guerriers, me dit-il, trente hommes environ. Veux-tu me les accorder? Je ne mourrai pas avant d'avoir tiré une éclatante vengeance du meurtrier de mon père! »

« — Eh bien, soit! — mon fils, » répondis-je, — tu partiras avec les hommes qui voudront t'accompagner!

Black-Dog se mit à la tête de la petite cohorte de ces enfants de la vengeance & se dirigea du côté des Chérokees. Il ne tarda pas à être sur leur piste. Il fondit sur eux à l'improviste, en tua sept, en emmena quatre prisonniers & fit beaucoup de butin.

Dès ce jour, le sauvage quitta les vêtements de deuil, il était vengé.

Il m'offrit même une jeune esclave. J'invoquai les lois de ma patrie & n'acceptai qu'un cheval pris sur l'ennemi.

Les fêtes commencèrent dans la tribu. Les chevelures scalpées furent pendues, comme un lustre, au milieu de la grande case; on plaça les captives à côté de ces sanglants trophées, dépouilles peut-être de leurs maris ou de leurs pères, et l'on organisa des danses.

Vous connaissez sans doute de réputation ces danses guerrières si effrayantes, si expressives, que la seule pantomime fit tomber en syncope un Parisien fraîchement arrivé chez les sauvages.

Black-Dog livra ensuite les prisonnières à ses fidèles compagnons, à ceux qui l'avaient surtout favorisé dans ses projets; quant à lui-même, il ne conserva qu'une esclave.

V

HISTOIRE DE REVENANT

Quelques jours après, nous avions laissé les nôtres en arrière & nous chevauchions, trois seulement, à travers un sentier sinueux; comme nous savions le pays infesté de Dacotahs des plus hostiles, en guerre permanente avec toutes les tribus, nous avions jugé prudent de poursuivre nuit & jour notre voyage.

La scène que je vais vous raconter se passait, il m'en souvient, vers une heure du matin.

La nuit était à peine éclairée par le croissant de la lune, qui apparaissait & disparaissait derrière de gros nuages, emportés par d'impétueuses rafales. A droite & à gauche, se courbaient sous l'effort du vent les hautes herbes & les roseaux desséchés qui craquaient d'une façon lugubre.

J'avais donc escorté de deux sauvages qui, ainsi que moi, avaient mis leur monture au galop.

Nous échangeons quelques paroles sur nos futures chasses & sur les guerriers nos ennemis.

L'un de mes deux Osages se tait subitement.

« — Qu'as-tu, mon petit frère? » lui dis-je avec amitié.

Je ne reçois aucune réponse.

« — Voyons, repris-je, t'ai-je offensé, mon ami de grâce, parle! »

Même silence.

« — Par notre vieille affection, réponds-moi, je t'en supplie! »

Le sauvage fait un geste de dénégation & s'obstine à s'envelopper dans son mutisme.

« — Eh bien! laisse-le, dit mon compagnon, il est fou! causons ensemble! »

Nous continuons; notre marche était rapide. Les rochers noirs, les hautes herbes fuyaient à côté de nous. Nous descendons une sorte d'anfractuosité, de ravin, au fond duquel brillait une flaque d'eau, sous la lueur argentée de la lune.

« — Arrêtons-nous là, m'écriai-je, nous sommes à l'abri de toute surprise. D'ailleurs, nos chevaux se fatiguent & l'endroit est bon! La rafale passe au-dessus de nous.

« — Oh! je t'en conjure, fuyons! Poursuivons notre course, me fit à voix basse le sauvage qui avait persisté jusque-là à conserver le silence le plus absolu.

« — Eh! pourquoi?

« — Un de nos parents reprit-il, mort dans la dernière guerre, marche à côté de moi depuis une heure; — il m'a décrit ses souffrances, la lutte du combat suprême; — il n'y a encore qu'un instant, il était là! Au nom du ciel, fuyons! Fuyons!

« — Nous resterons ici, je le veux, répliquai-je, tu me racontes une fable. Les morts sont bien morts!

« — Tiens, fit le sauvage, prête l'oreille, écoute!... »

J'entendis, en effet, dans le lointain, une sorte de cri plaintif.

« — C'est bien lui. Il gémit, » s'écria de nouveau le pauvre Indien, en tremblant de tous ses membres.

« — Tu es insensé! C'est quelque chat-tigre ou quelque loup! Nous camperons ici, je l'ai dit! Allons! défaites les selles & étendez les couvertures.

« — Mais reprit le sauvage je te répète que je l'ai vu, — les herbes pliaient, se brisaient sous ses pas. — Il courait à ma droite, rapide comme le vent!

« — Eh bien! nous retrouverons alors sa trace demain, & si j'aperçois quelques vestiges de pas, je consens à croire à ton revenant.

« — Oh! mon frère aîné, je t'en conjure, au nom du Maître de la vie, permets que nous campions plus loin! »

En cet instant, le bruit signalé parvint plus distinctement: c'était une sorte de mugissement!

« — Mais fou que tu es, m'écriai-je, que je renonce jamais au titre de chasseur si ce n'est pas tout bonnement quelque loup à la maraude. Donnez-moi mes pistolets.

« — O ciel! nous t'en supplions, n'y va pas! Tu tentes la mort,

« — Donnez-moi mes pistolets, vous dis-je; — je tirerai sur celui, mort ou vivant, qui fait entendre ce cri. Demeurez ici. »

Je montai rapidement sur mon cheval & me perdis bientôt dans le désert. Je me dirigeai en ligne droite vers le point d'où partaient ces bruits étranges.

A quelques milliers de pas, j'aperçus une sorte de tache blanche se faulant à travers les broussailles.

« — Tiens ! ne puis-je m'empêcher de dire, singulière apparition ! »

J'approchai, &... je reconnus un loup blanc, espèce rare, presque légendaire, que les chasseurs ne rencontrent qu'une fois ou deux dans leur vie. Je le visai & ne l'atteignis pas ; l'obscurité était presque complète. Un second coup fut plus heureux, l'animal touché légèrement poussa un cri de douleur & se sauva.

Au bruit des deux coups de feu, les sauvages tressaillèrent.

Je ne tardai pas à les rejoindre.

« — Et votre revenant, mes amis ! m'écriai-je en les raillant, il avait bel & bien quatre pattes, c'était un superbe loup blanc !

» — L'as-tu bien distingué ? L'as-tu tué ? fit avec incrédulité l'un des Indiens.

» — Oui, je l'ai vu. Assez là-dessus, repris-je sur un ton qui n'admettait plus de réplique, c'est dit, dormons.

Nous nous enroulâmes dans nos grandes peaux de buffle, je m'assoupis bientôt ; mais mon pauvre sauvage, toujours sous l'impression du spectre qu'il avait cru voir, ne put trouver cette nuit-là un moment de repos.

RICHARD CORTAMBERT.

(A suivre.)

LÉONIE

I

LA FAMILLE DE NÉRAC.

La famille de Nérac habitait une maison de campagne si petite & si modeste, qu'on l'apercevait à peine à travers le feuillage des deux micocouliers qui ombrageaient sa terrasse ; mais cette humble bastide, située sur le penchant d'un coteau, que le myrte & le romarin embaumaient de leurs parfums, avait en perspective les îles de Lérins, toutes plantées de pins & d'oliviers, & la vaste mer, dont les flots d'azur, reflétant le ciel de Provence, venaient expirer doucement sur la plage ; c'était un spectacle grandiose & capable de charmer les esprits les moins poétiques. Cependant, au moment où commence cette histoire, madame de Nérac en paraissait peu touchée, toute occupée qu'elle était à suivre de l'œil une lourde voiture qui gravissait lentement le coteau.

« C'est bien ici qu'elle vient, se dit-elle ; qui peut penser à nous chercher dans notre pauvre retraite ? »

Elle se mit aussitôt à rajuster sa toilette, assez négligée d'ordinaire, à débarbouiller ses trois plus jeunes enfants qui jouaient sur la terrasse, & appelant les deux autres, elle leur recommanda d'être bien sages pendant la visite qu'elle allait recevoir.

Madame de Nérac était une femme d'une trentaine d'années, pâle, maigre, chétive, dont les grands yeux bleus avaient une expression douce & résignée.

Lorsqu'elle eut achevé ses préparatifs d'intérieur & donné quelques ordres à son unique servante, elle prit au bras son plus jeune fils, encore à la mamelle, & s'avança vers la voiture :

« Quoi ! c'est vous, ma cousine ! » s'écria-t-elle tout à coup avec une surprise mêlée d'une émotion triste et douce à la fois.

La voyageuse ayant mis pied à terre, les deux femmes s'embrassèrent avec effusion, & madame de Nérac, prenant sa cousine par la main, la fit entrer dans une espèce de petit salon, ayant pour tous meubles une table, quelques chaises & deux fauteuils de paille.

« Quel bon vent vous amène dans nos parages, ma chère Adélaïde ? demanda-t-elle alors.

— Je suis à Nice, par ordonnance du médecin,

& je n'ai pas voulu rester si près de vous sans venir vous voir.

— Votre maladie n'est pas bien grave, si j'en juge par les apparences.

— Un rhume négligé, vous savez que j'ai toujours eu la poitrine délicate; mais où est donc votre mauvais sujet de mari? est-ce qu'il a pris au sérieux le rôle de soldat laboureur, & qu'il est occupé à manier la bêche ou le râteau?

— Louis se promène, je crois, répondit madame de Nérac avec un soupir aussitôt comprimé; il a été à Cannes peut-être.

— Pour faire sa partie de billard & dépenser son argent dans quelque estaminet, reprit la voyageuse; toujours le même, ce pauvre cousin! je l'aurais parié quand il vous a fait quitter Grenoble sous prétexte d'économie & de son goût soudain pour l'agriculture.

— Vous savez qu'il est bon au fond & fort aimable toujours, répondit la pauvre femme à qui les larmes venaient aux yeux. Un jour peut-être il comprendra la nécessité d'une vie plus sérieusement occupée.

— Oui, lorsqu'il ne lui restera plus ni sou ni maille, & qu'il vous aura enterrée par-dessus le marché; ce qui ne sera pas long sans doute, si j'en juge par ce que je vois.

— Oh! cousine, dit madame de Nérac en joignant les mains, ne soyez pas si sévère pour ce pauvre Louis!

— C'est cela, prenez sa défense encore! pour moi, j'avoue que sa conduite m'exaspère & que je ne puis comprendre votre calme.

— A quoi me servirait de me plaindre de mon sort? reprit doucement madame de Nérac; d'ailleurs, il y a des compensations à toute chose; si cette misérable bastide est loin de valoir notre ancien hôtel de Grenoble, l'air de Provence est plus doux à respirer, & nos enfants se portent à merveille.

— C'est la vérité; quoique je n'aie fait que les entrevoir encore, ils m'ont paru aussi frais et aussi robustes que vous êtes pâle & faible. Voici un marmot que je n'avais pas l'avantage de connaître, ajouta-t-elle en souriant, et dont j'ignorais même la naissance, mais dont les joues feraient honneur à la meilleure nourrice du monde.

En ce moment deux petites filles entrèrent dans le salon, portant à la main de gros paquets de fleurs des champs qu'elles venaient de butiner aux alentours.

« Voici pour toi, madame, dit l'aînée des deux sœurs en déposant son bouquet sur les genoux de sa tante.

— Quel amour d'enfant! s'écria celle-ci en baissant au front la petite; elle vous ressemble trait pour trait, cousine; votre Anaïs est bien jolie aussi, elle tient de son père, qui a toujours passé pour un fort beau garçon; mais, à mes yeux du moins, rien n'est comparable à Léonie. »

Un éclair de joie illumina soudain le visage de la mère.

« Ce sont l'une & l'autre de bonnes petites filles, dit-elle, bien douces & bien obéissantes. »

Une voix sonore retentit dans la campagne, fredonnant cette chanson :

Le cœur de ma Nanette
Et le mien ne font qu'un;
Moutons, chiens & houlette,
Chez nous tout est commun.

« Voici mon mari, dit madame de Nérac.

— Toujours sans souci, reprit la voyageuse, voyons s'il me reconnaîtra, ce galant chevalier, ajouta-t-elle en baissant son voile.

— Papa, papa, il y a une belle dame au salon, une belle dame que je n'avais jamais vue! s'écria Léonie en s'élançant à la rencontre de son père.

— Oh! oh! dit celui-ci en prenant sa fille dans ses bras, & comment est-elle venue ici, ta belle dame, mignonne, est-ce en bateau ou en ballon?

— Mais non, papa, en voiture, comme nous le jour où nous avons été si loin, tu sais bien?

— C'est donc vraiment une dame? » dit-il en passant la main dans ses cheveux & en secouant la poussière de ses habits.

Louis de Nérac avait dix ans de plus que sa femme, mais il paraissait plus jeune qu'elle, tant son visage était épanoui, tant sa taille, un peu au-dessus de la moyenne & parfaitement proportionnée, avait conservé de flexibilité & d'élégance, malgré l'embonpoint qu'il commençait à prendre.

« Madame du Coudray! ma charmante cousine, s'écria-t-il en entrant; il n'y a qu'elle au monde pour nous faire une si agréable surprise. »

Et sans plus de façon il l'embrassa sur les deux joues.

« Toujours fraîche & jolie, ajouta-t-il ensuite après l'avoir examinée avec affection; ma parole d'honneur, on ne vous donnerait pas plus de vingt ans, cousine; c'est l'effet du veuvage sans doute, les femmes rajeunissent quand le mari n'est plus là pour les contrarier dans leurs caprices.

— Il me semble que vous n'avez pas l'air pressé de procurer cet avantage à Camille, à en juger par vos apparences de belle santé, dit en riant madame du Coudray.

— Ma foi non, répondit Louis, je suis, d'ailleurs, un si parfait mari, lui laissant faire toutes ses volontés de mon vivant, qu'elle ne gagnerait rien à ce que je meure. Y a-t-il quelque temps que vous êtes arrivée, cousine? avez-vous admiré notre belle vue? en connaissez-vous de plus magnifiques? & notre bois de pins, comme il est vert & touffu! & nos vignes, comme elles poussent? c'est moi qui surveille tout cela. Quant à l'habitation, elle est un peu petite, j'en conviens, mais j'ai de grands projets en tête, j'y ajouterai deux pavillons dès que j'aurai l'argent nécessaire; en attendant, nous avons pourtant une chambre à donner; & puisque

nous vous tenons, cousine, nous ne vous laisserons pas partir de si tôt.

— Vous me laisserez partir dans une heure, car je suis attendue à Nice ce soir même, & c'est un rendez-vous d'affaires que je ne puis manquer.

— Vous dinerez au moins avec nous? dit madame de Nérac.

— Non, car le temps me presse; mais je mangerais volontiers quelques raisins de ces belles vignes que mon cousin cultive si bien.

— Allons les cueillir ensemble, dit monsieur de Nérac en lui offrant le bras; pendant ce temps Camille fera monter du vin cuit & sortira ses confitures.

— Veux-tu que j'aille avec eux, maman? demanda Léonie.

— Oui, viens, viens, ma mignonne, dit madame du Coudray en prenant la petite par la main. Savez-vous quelle pensée me trotte dans l'esprit depuis que j'ai vu ce cher bijou, ajouta-t-elle avec une certaine hésitation. Vous avez cinq enfants, & je n'en ai point, donnez-moi Léonie, je l'élèverai comme ma fille.

— Que me demandez-vous-là, cousine! s'écria madame de Nérac dont les yeux se remplirent de larmes à l'idée de se séparer de l'un de ses enfants.

— Rien qui ne soit dans notre intérêt à tous, répondit madame du Coudray; qu'en dites-vous, mon cousin?

— Que ce serait beaucoup de bonté de votre part, mais une trop grande privation pour nous.

— J'en aurais tant de soin, je la rendrais si heureuse, reprit madame du Coudray dont le désir devenait de plus en plus vif; ne pouvez-vous pas faire un sacrifice en ma faveur, n'ai-je pas toujours été votre amie! Songez que je vis seule, sans parents, sans affections, & que c'est bien triste pour un cœur comme le mien. Confiez-moi au moins la petite pendant le temps que je passerai à Nice, vous pourrez aisément venir la voir, & moi-même je vous l'amènerai quelquefois.

Monsieur de Nérac regarda sa femme, qui ne répondit que par un soupir.

« Qui ne dit mot consent, reprit vivement Adélaïde; voilà qui est décidé, cousine, j'emmène Léonie avec moi.

— Mais rien n'est préparé pour ce voyage, répondit Camille, il me faudrait le temps de mettre en ordre son petit trousseau.

— Cela n'est point nécessaire, cousine, je trouverai à Nice tout ce qu'il lui faudra. »

Madame de Nérac fit bien encore quelques objections qu'Adélaïde leva aussitôt; & Léonie, consultée, ayant témoigné son contentement à l'idée de monter en voiture avec sa belle tante, madame du Coudray l'assit sur ses genoux, & partit enchantée en la comblant de soins & de caresses.

Il était presque nuit lorsque madame du Coudray arriva à la maison qu'elle habitait à Nice depuis quelque temps déjà; Mariette, sa femme de

chambre, l'attendait sur le seuil de la porte, & à peine eut-elle reconnu la voiture, que, se précipitant à la portière :

« J'espère que madame a fait bon voyage, dit-elle d'un ton piteux; mais il nous est arrivé malheur ici.

— Quel malheur? interrompit vivement madame du Coudray.

— Madame peut être assurée qu'il n'y a nullement de ma faute.

— Vous expliquerez-vous enfin? dit la maîtresse impatientée.

— Jacquot s'est échappé, madame, ce pauvre cher Jacquot! j'ai couru tout le jour pour le chercher, & je n'ai pu le trouver, ajouta-t-elle en faisant semblant d'essuyer quelques larmes.

— Êtes-vous folle de pleurer pour un perroquet? un oiseau maussade, dont j'étais lasse depuis longtemps!

— Oh! dit la soubrette aussitôt consolée, si j'en avais du chagrin, c'était à cause de madame, qui me l'avait si fort recommandé, & qui paraissait tant l'aimer, hier encore.

— Allons, trêve de bavardage, & aidez-moi à monter ma petite nièce, qui s'est endormie sur mes genoux; prenez bien garde de l'éveiller, ce pauvre cher ange!

— Ah! je comprends, se dit tout bas Mariette; la nièce a remplacé Jacquot dans le cœur de ma maîtresse. Quelle chance que cette petite fille arrive ainsi à point nommé! Sans cela, j'aurais reçu un fameux galop, madame les donne si volontiers! »

Le lit de l'enfant fut dressé dans la chambre de madame du Coudray, qui se leva plusieurs fois pendant la nuit pour voir si Léonie dormait d'un paisible sommeil.

« Maman, maman! cria la petite fille dès qu'elle ouvrit les yeux le lendemain matin.

— Ne te rappelles-tu pas que nous l'avons laissée hier à la campagne, mon amour? dit madame du Coudray qui épiait son réveil; mais nous irons la voir bientôt.

— Oui, oui, nous irons la voir, dit Léonie en rendant à sa tante les caresses que celle-ci lui prodiguait; allons-y tout de suite.

— Un peu plus tard, mignonne, il faut t'habiller d'abord. »

Elle procéda alors à la toilette de l'enfant, qui à peine vêtue, se mit d'elle-même à genoux pour faire sa prière du matin, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel.

Madame du Coudray la contemplait ravie.

« Vit-on jamais plus charmante créature? » dit-elle.

Après le déjeuner, elle l'emmena chez divers marchands pour acheter du linge, des robes, un chapeau et tout ce qu'il fallait pour un petit trousseau élégant & complet; elle entra aussi dans un bazar, & lui fit choisir plusieurs joujoux, que Léonie recevait avec des transports de joie & des ca-

resses enfantines, dont sa tante était enchantée.

« Comme elle est reconnaissante, cette chère petite ! que sera-ce donc plus tard lorsqu'elle me connaîtra davantage, lorsque je lui aurai donné des témoignages plus sérieux d'affection ! »

Trois jours s'écoulèrent ainsi en promenades, en amusements divers ; le quatrième au matin, comme madame du Coudray, aidée de Mariette, venait de revêtir la petite d'une robe de jaconas rose, toute garnie de festons, & mettait la dernière main à sa coiffure, le marteau de la porte retentit fortement, & monsieur de Nérac entra dans la chambre.

« Peste ! mademoiselle ma fille, comme vous voilà belle aujourd'hui ! dit-il à Léonie, qui s'était jetée dans ses bras ; vous me la gênez, cousine ; comment voulez-vous qu'elle m'aide à vendanger & qu'elle arrose le jardin avec tous ces falbalas ? »

— Voyez comme elle est jolie, dit Adélaïde en contemplant l'enfant avec tendresse.

— C'est vous qui êtes charmante quand vous regardez ainsi, cousine ; pourquoi faut-il que ce soit à ma progéniture seulement que ce regard s'adresse ! Songez-vous que j'ai été fort épris de vous dans un temps, & que, si madame votre mère, de respectable mémoire, n'avait refusé net ma requête amoureuse, je serais peut-être votre mari à cette heure ?

— C'est bien de l'honneur que vous m'avez fait, répondit en riant Adélaïde ; mais, entre un étourdi comme vous & un grave personnage comme feu monsieur du Coudray, le choix ne pouvait pas être douteux.

— Bah ! répliqua Louis sur le même ton, il ne vous rendait pas trop heureuse, ce cher cousin, & j'aime à penser que vous me regrettez un peu, malgré cet air superbe ; d'autant plus que, s'il faut en croire le proverbe, en fait de mari : vaut mieux goudjat vivant qu'empereur enterré ; & sous ce rapport-là, du moins, l'avantage me reste.

— Grand fou que vous êtes ! parlerez-vous raison une fois dans votre vie ! Si je ne suis pas votre femme, je suis votre amie du moins, &, à ce titre, ne pourriez-vous pas me mettre au courant de vos affaires ? Savez-vous que l'on dit à Grenoble que vous avez plus de dettes que de biens ?

— Bah ! ce sont les mauvaises langues qui tiennent ce propos, quoique cela pourrait être vrai après tout ; mais ne vais-je pas recevoir sous peu je ne sais combien d'argent pour ma part d'indemnité des émigrés, ce qui me remettra à flot & de reste ? nous retournerons à Grenoble alors, & vive la joie ! En attendant, je viens vous chercher pour venir à la Tournette, où nous voulons au moins vous garder quelques jours.

— C'est impossible, cousin, j'ai des affaires ici.

— Vous les ferez plus tard.

— Allons voir maman tout de suite, dit Léonie.

— Cela te fera donc plaisir de retourner là-bas, mignonne ?

— Oui, grand plaisir, ma tante, pourvu que tu viennes aussi.

— J'y consens, puisqu'elle le désire, reprit madame du Coudray.

— Bravo ! bravissimo ! s'écria monsieur de Nérac en battant des mains, partons tout de suite.

— Pas sans avoir déjeuné toujours ; j'ai dans le buffet un certain pâté & quelques bouteilles de bon vin auxquels vous ferez honneur, je l'espère.

— Je ne dis pas non, car la poussière de la route m'a fortement altéré. »

Quelques heures plus tard, les trois voyageurs descendaient à la porte de la Tournette, où leur arrivée excitait les transports de joie de Camille & de ses enfants.

Léonie avait demandé & obtenu la permission d'emporter tous ses joujoux.

« Est-ce que tu me les as donnés pour toujours ? demanda-t-elle à sa tante.

— Sans doute, ma chérie.

— Alors, je puis en faire ce que je veux, n'est-ce pas ?

— Tu le peux, mon enfant. »

Elle sauta de joie, &, prenant poupées, voitures & chevaux de carton, elle les distribua à ses frères & sœurs, donnant à chacun avec beaucoup de discernement & d'intelligence ce qui convenait le mieux à son sexe & à son âge.

« Tu ne gardes donc rien pour toi ? lui demanda madame du Coudray.

— Non, dit-elle, mes frères & sœurs sont si contents que je le suis aussi.

— L'entendez-vous, Camille ? dit Adélaïde à sa cousine, vit-on jamais meilleur naturel ?

— Ah ! répondit la mère avec des yeux humides de joie, puisse-t-elle trouver toujours ainsi son bonheur à faire celui des autres, c'est le plus sûr moyen d'être heureux !

II

LA TANTE ET LA NIÈCE.

Quinze ans s'étaient écoulés, &, à l'exception de trois visites de quelques mois faites à la Tournette, Léonie, que madame du Coudray avait emmenée avec elle à Grenoble et ensuite à Valence, était toujours restée près de sa tante. Sa jolie figure d'enfant n'avait pas tenu tout ce qu'elle promettait. A l'âge de vingt-un ans qu'elle avait alors, c'était tout simplement une jeune fille agréable, à l'air distingué, à la physionomie douce & prévenante, mais nullement remarquable par sa beauté ; il en était de même de son esprit plus solide que brillant ; mais grâce à l'instruction religieuse qu'elle avait reçue & dont elle avait largement profité, elle était ferme dans sa foi, attachée à ses devoirs, constante dans ses affections, & sa bonté native avait

acquis tout le développement que comporte la nature humaine. Au courage permanent de la vertu, se joignaient chez elle d'autres qualités précieuses, la douceur, la patience, une grande égalité d'humeur, une modestie réelle; elle ne connaissait pas l'envie, qui traîne à sa suite le dépit et l'injustice; sa gaieté douce & naturelle la portait à glisser sur les peines légères auxquelles on ne saurait porter remède, & à voir les choses du beau côté. Ce don du ciel lui avait été d'un puissant secours dans la vie qu'elle menait depuis longtemps; car la passion de madame du Coudray pour sa nièce, sa fille adoptive, comme elle l'appelait autrefois, s'était refroidie peu à peu, sans autre cause que l'inconstance naturelle de son caractère bizarre & capricieux. Violente dans ses sentiments, impatiente dans ses desirs, ombrageuse dans ses affections, Adélaïde était cependant bonne à sa manière & très-susceptible d'un élan de générosité & de dévouement.

Les événements heureux de la vie avaient le privilège de l'adoucir tout d'abord & de la rendre pour quelque temps agréable & charmante; les déceptions, les humiliations l'aigrissaient toujours; & malheureusement pour Léonie, des ennuis de toute espèce avaient plu coup sur coup sur sa tante en ces dernières années. L'indifférence qu'elle avait montrée à la mort prématurée de monsieur du Coudray lui avait aliéné la famille de son mari; un procès qu'elle avait eu le tort d'entreprendre & de soutenir, malgré les conseils de sa nièce, avait eu pour résultat de la brouiller avec son frère & sa sœur. Une forte somme d'argent, follement engagée dans une spéculation douteuse, avait diminué de moitié sa fortune; puis les années s'écoulaient, emportant tour à tour quelques-uns des attraits dont elle était si fière & qui la faisaient citer jadis comme l'une des plus jolies femmes de Grenoble. Tous ces malheurs, & le dernier plus que les autres peut-être, avaient exercé une fâcheuse influence sur madame du Coudray; elle avait pris en dégoût son pays natal, où elle s'était vue jadis brillante et admirée, & où elle ne pouvait mener désormais qu'un genre de vie des plus modestes; elle vendit secrètement sa maison, congédia ses domestiques & sans faire part de ses projets à personne, elle partit un beau matin, emmenant avec elle Léonie, pour aller s'installer à Valence, où la vie lui paraissait à meilleur marché, & où personne ne l'avait connue dans un temps plus prospère.

Son premier soin, en arrivant dans le pays, fut de chercher un logement conforme à ses projets d'économie et de retraite. Un pavillon bâti au milieu d'un jardin, dans un quartier très-isolé, lui parut remplir ce double but; il se composait de quatre petites pièces au rez-de-chaussée, d'autant au premier étage, & le loyer n'était que de cinq cents francs par an; c'était tout ce qu'on pouvait espérer de mieux pour ce prix. Madame veuve Delcour, propriétaire du pavillon, femme respec-

table & jouissant d'une honnête fortune, passa bail pour trois ans & se mit obligeamment à la disposition de sa locataire pour tous les renseignements qui pourraient lui être utiles. Elle lui procura une bonne servante pour faire la cuisine & le gros du ménage. Madame du Coudray ne lui demanda point de femme de chambre, Léonie lui en servait depuis longtemps; c'était elle aussi qui était chargée de la surveillance du ménage & de tous les soins de la maison, & jamais femme de confiance ne s'était mieux acquittée de ses fonctions; madame du Coudray le comprenait sans trop s'en rendre compte; nonchalante comme elle l'était devenue, malade d'ennui & par manque d'exercice, elle aurait eu beaucoup de peine à se passer du secours de sa nièce. Cela ne l'empêchait pas de la regarder comme son obligée, de lui rappeler fréquemment ses bienfaits & de lui faire supporter tout le poids de sa mauvaise humeur, avec d'autant moins de scrupule que la douce enfant n'avait jamais répondu ni par une plainte ni par une parole amère, aux reproches injustes dont elle était souvent l'objet.

Il y avait deux ans déjà que ces dames vivaient en recluses, ne sortant guère que pour aller à l'église & ne faisant de visites qu'à madame Delcour, qui habitait la maison dont le pavillon était une annexe. Madame Delcour avait gagné l'amitié de mademoiselle de Nérac & les bonnes grâces de madame du Coudray, par sa politesse & son obligeance; cette dernière commençait même à la prendre en si grande affection, qu'elle allait la voir souvent & qu'elle lui confiait toutes ses affaires.

Un jour que la bonne dame traversait le jardin, elle entendit comme des sanglots sous le berceau de roses & de clématites.

« Qui pleure ici? dit-elle toute surprise en y pénétrant tout à coup. Quoi! c'est vous, Léonie? vous toujours si calme & si gaie! Quel chagrin avez-vous donc? »

La jeune fille, que ses pleurs empêchaient de parler, lui tendit une lettre entr'ouverte, qui ne contenait que ces mots :

« Notre mère est à toute extrémité, elle voudrait t'embrasser avant de mourir; viens tout de suite, si tu veux la revoir.

» ANAIS DE NÉRAC. »

« Mademoiselle votre sœur se trompe j'espère, dit madame Delcour avec bonté; il faut partir néanmoins le plus tôt possible.

— Ma tante s'y refuse absolument, répondit en pleurant la pauvre fille; elle assure que j'arriverai trop tard, qu'elle ne peut se passer de moi n'ayant plus de femme de chambre, & que, d'ailleurs, il n'est pas convenable que je voyage toute seule... O ma mère! ma pauvre mère, que je n'ai pas vue depuis si longtemps! Je ne pourrai donc pas même recevoir ta dernière bénédiction!

— Allons, calmez-vous, mon enfant, vous avez

sans doute mal compris la réponse de madame du Coudray ; il est impossible qu'elle vous refuse la consolation de revoir votre mère mourante ; une dame de mes amies part ce soir même pour Antibes & pourra vous conduire à Cannes ; je vais en parler à votre tante. »

Et, sans attendre sa réponse, elle se dirigea vers le pavillon.

Quelques instants plus tard, la voix de madame du Coudray retentissait dans le jardin :

« Léonie ! Léonie ! Que faites-vous, folle que vous êtes ? Encore des larmes, ajouta-t-elle en apercevant sa nièce toute en pleurs ; pensez-vous qu'elles aient la vertu de guérir la pauvre Camille ? Ne vaudrait-il pas mieux faire vos préparatifs de voyage, puisqu'on vous demande là-bas, & que madame Delcour se charge de vous y faire accompagner ? »

— Que vous êtes bonne & que je vous remercie ! s'écria la jeune fille en se jetant dans les bras de sa tante.

— Pas de démonstrations inutiles ; il est certain que c'est un grand sacrifice que je fais là, mais ne me suis-je pas sacrifiée toute ma vie pour des gens qui n'ont pas toujours eu toute la reconnaissance que je me croyais en droit d'attendre ?

— Allez vite préparer vos paquets, mademoiselle, vous n'avez pas de temps à perdre, dit la voisine pour couper court aux reproches de madame du Coudray ; moi, je vais avertir mon amie. »

Léonie serra la main de cette excellente femme avec un regard reconnaissant.

« Je n'ai pas besoin de vous prier de venir souvenez-vous de moi, dit-elle, je sais combien vous avez d'affection pour elle. »

— Oui, oui, soyez tranquille, mademoiselle. »

Les préparatifs furent bientôt faits ; madame du Coudray donna à sa nièce l'argent nécessaire pour le voyage.

« J'avais mis cela de côté pour m'acheter un cachemire bleu, dont j'ai depuis longtemps la fantaisie, mais je m'en passerai cette année encore. »

Mademoiselle de Nérac rougit à ces paroles, & parut même hésiter à prendre la bourse qu'on lui tendait ; mais, se ravisant, par réflexion :

« Merci de ce nouveau bienfait, » dit-elle.

Elle embrassa sa tante & suivit madame Delcour, qui était venue la chercher pour la conduire à la diligence.

III

LE REPAS DES FIANÇAILLES.

Ce ne fut qu'après quarante-huit heures de route que Léonie, harassée de fatigue, aperçut de loin les deux micocouliers, dont le feuillage touffu avait si souvent ombragé ses jeux d'enfant.

QUARANTIÈME ANNÉE. — N° X. — OCTOBRE 1872.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! se dit-elle pour la centième fois peut-être, car cette pensée l'avait constamment suivie dans le voyage.

Elle remercia la vieille dame qui l'accompagnait, & prenant un petit garçon pour porter son bagage, elle s'achemina à pied vers la Tournette.

La brise du soir rafraîchissait l'atmosphère ; le soleil, dans sa dernière splendeur, s'inclinait sur son lit de pourpre & d'or vers la mer azurée, que sillonnaient silencieusement quelques barques de pêcheurs ; la terre exhalait les émanations pénétrantes des plantes balsamiques & des orangers fleuris, & l'air natal, en pénétrant dans la poitrine de Léonie, lui faisait éprouver une grande sensation de bien-être.

« Oh ! qu'il ferait bon de revenir ici, si je devais y retrouver ma mère en bonne santé, se disait-elle. »

À son arrivée à la petite ville, elle n'avait point osé y demander des nouvelles de madame de Nérac, de peur de recevoir une réponse qui lui eût ôté la force dont elle pouvait avoir besoin ; pour la même raison sans doute elle s'abstenait d'interroger le garçon qui la suivait à quelques pas de distance. Mille sentiments tumultueux se succédaient dans son âme ; la joie, la crainte, l'espérance l'agitaient tour à tour ; elle se rappelait son dernier voyage à Cannes, il y avait trois ans ; son père & ses frères étaient venus attendre l'arrivée de la diligence, & lorsqu'elle parut enfin & qu'ils eurent aperçu Léonie à travers les glaces de la voiture, ils avaient poussé de grands cris de joie ; & comme ils suivaient tous ensemble le raccourci conduisant à la Tournette, elle sous le bras de son père, tout fier & tout heureux de la voir si grande & si gentille, & les jeunes filles riant & gambadant à l'envi, elle avait aperçu de loin sa mère & sa sœur, qui venaient aussi à sa rencontre ; elle avait couru les rejoindre, & ce fut alors des baisers sans fin, des larmes de bonheur ! Cette fois, rien de pareil, absence complète de tous les siens. Mais cela pouvait s'expliquer, elle était partie de Valence sans se donner le temps d'écrire pour prévenir de son arrivée... & d'ailleurs, le ciel était si pur, la brise si parfumée ! est-ce que la campagne aurait cet air de fête, si un affreux malheur avait frappé sa famille ? est-ce que les fleurs ouvriraient ainsi leurs corolles au souffle du zéphyr ? est-ce que les oiseaux chanteraient ainsi sur les branches, si la mort s'était abattue sur la Tournette ?

Et son cœur confiant se rattachait à l'espérance, elle hâtait sa course à travers champs, & des gouttes de sueur perlaient sur son front.

Enfin, quand elle ne fut plus qu'à cent pas de la bastide, un jeune chien, qui dormait sur la terrasse, se releva tout à coup, flairant l'air, le nez au vent, & il s'élança sur le chemin en aboyant avec force.

« Oh ! ce n'est point Sultan, dit Léonie ; Sultan m'aurait reconnue tout de suite, lui ; qu'est-il de-

venu le pauvre vieux chien, qui frétille de joie à mon aspect?... il est mort sans doute; on meurt donc à la Tournette? »

Et l'angoisse lui serra la gorge, & ses tempes battirent violemment.

Cependant les aboiements du chien avaient donné l'éveil dans la maison; une jeune fille se montra sur le seuil de la porte.

« Est-ce possible! » s'écria-t-elle avec transport.

Et elle se mit à courir à la rencontre de la voyageuse.

« Dieu soit béni de ce que tu arrives à temps! lui cria-t-elle, nous ne t'attendions pas si tôt, ma bonne sœur.

— Elle est donc bien malade? demanda Léonie en rendant à Anaïs de tendres embrassements.

— Si malade que c'est un miracle qu'elle soit encore en vie; mais laisse-moi la préparer à la joie de te revoir, autrement l'émotion pourrait être trop vive.

— Va & reviens vite; encore un mot cependant, mon père n'est-il point ici?

— Il a été chercher nos deux plus jeunes frères au lycée de Toulon.

— C'est bien, tu peux aller près de maman. »

Léonie congédia le garçon qui portait ses bagages, & s'assit sur un banc de pierre, les yeux fixés sur la fenêtre de madame de Nérac; mais bientôt, ne pouvant résister au désir de s'en rapprocher davantage, & montant l'escalier d'un pas léger, elle vint s'agenouiller à la porte de la chambre.

Une faible voix disait :

« Va la chercher, Anaïs, elle est là, je le sens aux battements de mon cœur; ne crains rien, chère petite, sa vue me fera tant de bien!

— Me voici! me voici! s'écria Léonie en se précipitant près du lit & en couvrant de baisers les mains de la malade, me voici pour vous servir, pour aider ma sœur à vous soigner!

— Ah! que Dieu est bon de m'avoir ménagé cette joie! s'écria la pauvre mère, je puis mourir en paix maintenant.

— Que parlez-vous de mourir! il faut vivre pour vos enfants qui vous aiment tant. »

La malade leva les yeux au ciel en poussant un soupir.

« Que la volonté de Dieu soit faite! » dit-elle.

Puis, fatiguée d'émotions, elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

« Laissons-la reposer, dit Anaïs; quelques heures de sommeil lui feraient tant de bien! »

Elle conduisit Léonie dans la chambre voisine, & toutes deux, la main dans la main, se mirent à causer à voix basse.

« Comment cela est-il venu? » demanda Léonie.

Sa sœur lui raconta alors les diverses phases de cette maladie de langueur, dont madame de Nérac souffrait depuis longues années sans qu'on s'en mit en peine, mais qui avait tout à coup fait explosion avec les symptômes les plus alarmants. En chrétienne pieuse, elle avait aussitôt demandé les

sacrements de l'église, & ce devoir accompli, elle avait voulu revoir ses enfants; c'est alors qu'Anaïs avait écrit à sa sœur & que monsieur de Nérac s'était décidé à aller chercher les jeunes gens.

Peu d'instant après, le père & les fils arrivèrent. Ce fut une chose douce & triste à la fois que la réunion de cette famille dans un moment pareil; pour la première fois de sa vie, peut-être, monsieur de Nérac ressentait un chagrin véritable, & quoiqu'il prétendit que dans quelques jours la malade irait mieux sans doute, les larmes lui venaient aux yeux en le disant.

Les jeunes frères avaient grandi : Paul, l'aîné, était un beau garçon, qui travaillait pour l'école polytechnique avec grande chance d'y être reçu au prochain examen; les deux autres avaient des bourses au collège, & promettaient de se tirer d'affaire. Tous ces succès étaient dus à l'initiative de madame de Nérac, qui s'était occupée, avec un zèle infatigable, de l'éducation première de ses fils, & les avait ainsi mis à même de se faire une position honorable.

Le soir venu, les deux sœurs se disputèrent le soin de veiller auprès de leur mère.

« Tu as passé bien assez de nuits déjà, disait Léonie; c'est à mon tour maintenant.

— Tu as été trop secourue dans la diligence pour ne pas te reposer d'abord, » répondit Anaïs.

Ce fut la malade elle-même qui vida le différend. La voyageuse devait aller se coucher tout de suite, sa jeune sœur la réveillerait à deux heures du matin & irait dormir à son tour.

Léonie prit donc possession de la petite chambre qui lui était destinée, mais en vain cherchait-elle à s'endormir, le sommeil fuyait sa paupière. Monsieur de Nérac était alors auprès de sa femme; les trois jeunes gens s'étaient retirés dans la pièce commune, qu'ils appelaient le *dortoir*. Seule, Anaïs, enveloppée dans un grand châle, était demeurée sur la terrasse, tandis que la servante mettait de l'ordre dans le ménage. Un bruit de pas se fit entendre au milieu du silence de la nuit, mais le chien n'aboya point, les pas approchaient cependant si distincts que Léonie eût pu les compter de sa couchette. Qui pouvait ainsi venir à pareille heure dans cette campagne isolée?

« Comment va-t-elle? dit enfin une voix incon nue, mais parlant français, ce qui, dans le pays, annonçait que le nouveau venu n'était pas un paysan.

— Un peu mieux ce soir, répondit Anaïs; l'arrivée de mes frères, celle de ma sœur surtout, qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, semblent lui avoir fait du bien; mon père est auprès d'elle.

— Espérons, » dit la voix.

« Qui donc vient s'informer de la santé de ma mère, la nuit venue? se dit Léonie; avons-nous quelque voisin que je ne connaîtrais pas? »

La curiosité la saisit; &, se levant doucement, elle regarda à travers les persiennes. Un grand garçon, portant un uniforme d'officier de marine,

était debout sur le seuil; c'était avec lui que causait Anaïs. Les pures clartés de la lune, qui s'élevait majestueusement dans le ciel, éclairaient en plein leur visage; ils étaient beaux tous deux, quoiqu'un nuage de tristesse voilât l'expression de leurs regards.

« Il faut partir, dit tout haut la jeune fille; j'ai promis à mon père que je serais rentrée à dix heures. »

Il poussa un profond soupir & s'éloigna lentement, se retournant de temps en temps pour la regarder encore.

La jeune fille resta sur la terrasse jusqu'à ce qu'il eût disparu; alors elle ferma la porte au verrou, & remonta avec la servante qui l'avait attendue.

Léonie se recoucha pensive, se demandant ce que c'était que ce jeune homme. Elle s'endormit néanmoins malgré le trouble de ses pensées, & les étoiles pâlisèrent déjà dans le ciel lorsque Anaïs vint l'avertir que son heure de veille était venue, & lui donner les instructions nécessaires pour administrer les potions selon l'ordonnance du médecin.

Un silence absolu régnait dans la chambre de la malade, à peine éclairée par la lueur d'une veilleuse. Léonie se mit à genoux près du lit de sa mère endormie & pria longtemps, la tête cachée contre le coussin; puis tout à coup il lui vint à l'esprit que ce calme sommeil ressemblait à la mort, & toute effrayée, elle leva la tête. L'aube naissante pénétrait alors à travers les blancs rideaux, & la jeune fille vit que sa mère avait les yeux ouverts & qu'elle la regardait tendrement.

« Comment vous trouvez-vous, chère maman ? dit-elle. »

— Beaucoup mieux, mon enfant; la bonté divine m'accorde le temps de répit dont j'avais grand besoin pour t'ouvrir mon cœur. Assieds-toi près de moi, plus près encore, car ma voix est faible & j'ai à te parler, ma fille... Et d'abord, es-tu heureuse là-bas ? ta tante est-elle toujours bonne pour toi ?

— Oui, maman, se hâta de répondre Léonie.

— Dieu soit béni ! reprit madame de Nérac, car bien souvent, dans mes longs jours de tristesse, il m'est arrivé de craindre qu'il n'en fût plus ainsi, & alors, au chagrin de ton absence, se joignait le regret d'avoir fait un sacrifice inutile.

— N'ayez aucune inquiétude à ce sujet, ma mère chérie.

— Grâce à Dieu j'ai bon espoir pour tes frères, ajouta la malade un instant après; ce sont de bons sujets, qui se tireront d'affaire. Ton père m'inquiète davantage; il a dépensé toute sa fortune & n'a plus d'héritage à attendre maintenant. Cependant avec les deux mille francs de rentes viagères que son oncle de Sère lui a laissés par testament, il aura toujours de quoi vivre ici où ailleurs; mais ta sœur, ma pauvre Anaïs, que deviendra-t-elle quand je ne serai plus ?

— Éloignez cette pensée, bonne mère; vous vivrez pour son bonheur & pour le nôtre à tous. »

Madame de Nérac secoua la tête.

« Du courage, enfant, envisageons les choses avec sang-froid; ma guérison n'est pas probable, quoique rien ne soit impossible à Dieu, ajouta-t-elle en voyant la douleur peinte sur les traits de Léonie. Si je meurs, Anaïs restera sans appui, car mon pauvre Louis n'est pas trop propre à diriger une fille de cet âge & de ce caractère, & qui sait ce qui pourrait résulter de cet abandon ? J'avais conçu une espérance : ta sœur est recherchée par un enseigne de vaisseau, un brave garçon que j'apprécie, & dont la famille habite Cannes depuis longtemps. Ce serait un excellent mariage, quoique Gustave d'Hauzon ne soit pas riche, mais c'est un honnête homme, un officier d'avenir, & ta sœur est une bonne ménagère, habituée au travail & à l'économie; malheureusement il faut une dot pour épouser un officier, & le minimum de cette dot exigée par l'État est de douze mille francs. Chacun de vous en aura huit après ma mort, Anaïs comme les autres, puisque je n'en possède plus que quarante, & que je ne veux avantager aucun de vous; mais de huit à douze il y a loin, & tes frères, étant mineurs, ne peuvent disposer de rien.

— Mais moi je suis majeure, maman : si nous avions le malheur de vous perdre, ce qu'à Dieu ne plaise, je donnerais sur ma part les quatre mille francs qui manquent à Anaïs pour épouser son officier, puisque vous jugez qu'il lui convient, & qu'ils s'aiment sans doute, ajouta-t-elle tout bas.

— Généreuse enfant ! je n'attendais pas moins de ton excellent naturel, dit la pauvre mère en l'attirant à elle & en la pressant sur son cœur. Cependant, ajouta-t-elle aussitôt, ne t'engage point sans y avoir mûrement réfléchi; si ma cousine Adélaïde n'était plus dans l'intention qu'elle a si souvent manifestée de te faire son héritière, s'il y avait doute à cet égard, il serait imprudent de sacrifier ainsi la moitié de son petit avoir, ta seule ressource contre la misère.

— Ne craignez rien, chère maman; ma tante ne vous a-t-elle pas souvent assuré qu'elle me regardait comme sa fille ?

— Oh ! puissent toutes les faveurs du ciel te récompenser suivant tes services, mon enfant ! sois bénie pour la joie que tu me donnes ! »

Et, les yeux mouillés de larmes de tendresse, la pauvre mère embrassait son enfant.

Un léger bruit dans la chambre voisine interrompit cette scène émue. Monsieur de Nérac, en pantoufles & en bonnet de nuit, venait, en marchant sur la pointe des pieds, prendre des nouvelles de sa femme.

« Cela va mieux, mon Louis, grâce à cette chère enfant que j'avais un si grand désir de revoir !

— Alors vous serez bientôt guérie, dit monsieur de Nérac en lui baisant la main & en jetant en l'air son bonnet de coton en signe d'allégresse.

Et il sortit en sautillant comme un jeune homme, car la tristesse était antipathique à sa nature frivole; incapable de la supporter il la jetait bas comme un inutile fardeau.

Le médecin, qui arriva peu de temps après, constata en effet une amélioration sensible dans l'état de la malade; le pouls était plus calme & la respiration plus égale. Ce fut une explosion de joie dans toute la famille: les frères & les sœurs s'embrassaient avec effusion, & monsieur de Nérac émit l'idée de célébrer, le verre à la main, ce qu'il appelait la convalescence de sa femme.

— Anaïs, dit-il, aura soin de faire préparer un bon repas, & Paul ira inviter Gustave d'Hauzon à dîner avec nous. »

Anaïs regarda sa mère en rougissant, comme pour lui demander son approbation, & celle-ci lui répondit par un signe de tête affirmatif.

Le curé vint plus tard & demeura longtemps seul avec la malade; lui aussi la trouvait mieux, & il confirma les bonnes assurances du docteur. Toute la matinée se passa donc pour Léonie au milieu des épanchements d'une amitié tendre & sincère, & dans ce ravissement de l'âme que donne une sécurité parfaite à ceux qui viennent d'échapper tout à coup à un malheur longtemps redouté; c'est ainsi que la bonté divine mêle souvent des lueurs d'espérance aux tourments de l'épreuve, comme il fait parfois luire un instant de soleil dans les jours les plus sombres.

Vers onze heures du matin, madame de Nérac voulut absolument sortir de son lit, qu'elle n'avait pas quitté depuis quinze jours. Soutenue par ses deux filles, elle revêtit un peignoir blanc comme neige, cacha ses longs cheveux sous un bonnet de mousseline & l'on fit rouler son fauteuil près de la fenêtre. Une teinte rosée colorait les pommettes de ses joues, & ses yeux, agrandis par la maigreur du visage, brillaient d'un éclat inusité.

« Vous rajeunissez, ma chère, lui dit galamment monsieur de Nérac, & parole d'honneur, on vous prendrait aujourd'hui pour la sœur aînée de vos filles. »

Elle sourit tristement à ce compliment banal, & tendant affectueusement à son mari sa main effilée & presque diaphane :

« Gustave viendra-t-il dîner? demanda-t-elle.

— Il n'y manquera certes point.

— Eh bien, faites mettre le couvert dans la chambre voisine, afin que, la porte étant ouverte, j'assiste de mon fauteuil à cette réunion de famille. »

On s'empressa de satisfaire à son désir; les jeunes gens montèrent la table & tout ce qu'il fallait pour le service, & Gustave étant arrivé, madame de Nérac le fit asseoir auprès d'elle & causa longtemps avec lui.

C'était un grand garçon au teint bronzé par la mer et le soleil, & dont la physionomie franche & ouverte inspirait la confiance; il paraissait très-

ému de ce que lui disait la malade, & Léonie étant entrée dans la chambre, le regard de monsieur d'Hauzon se dirigea sur elle par un élan expressif de reconnaissance et de respect.

Le repas fut plus gai qu'on ne devait s'y attendre; monsieur de Nérac, semblable à un écuyer, longtemps retenu au lycée, donnait l'exemple de l'entrain & de la joie. Il avait choisi dans sa cave les vins les plus généreux. Pouvait-on trop faire, disait-il, pour fêter la convalescence de Camille! Le dîner commencé à deux heures se prolongea jusqu'à quatre.

« C'est le repas des fiançailles & je remercie le ciel de l'avoir vu de mes yeux, dit tout bas madame de Nérac à Léonie. Engage-les à faire une promenade au bord de la mer, mais toi reste ici, mon enfant, & lis-moi quelques passages de l'*Imitation de Jésus-Christ*. »

La troupe joyeuse se mit en route & Léonie commença au hasard la lecture du chapitre intitulé : « De la paix du ciel & des misères de cette vie. »

La malade l'écoutait avec une attention extrême, l'arrêtant quelquefois d'un signe de la main pour prendre le temps de méditer sur ce qu'elle venait d'entendre.

Lorsque le chapitre fut fini, elle déposa sur le front de sa fille un baiser dans lequel sembla passer son âme tout entière; puis elle ferma les yeux & appuya sa tête sur le dossier du fauteuil dans une attitude de calme & d'abandon; mais au mouvement presque imperceptible de ses lèvres pâlies, Léonie comprit que sa mère priait tout bas. Il n'y avait du reste aucune trace de douleur sur son visage, qui semblait au contraire ennoblir & comme transfiguré par une expression suave de douceur & de tendresse.

Le soleil avait disparu par degrés, ne laissant à l'horizon que des reflets vermeils; le vent du soir agitait le feuillage & la mer se brisait sur la rive en flots harmonieux. La malade priait toujours. Léonie, agenouillée à ses pieds, s'unif d'abord de tout son cœur à cette oraison prolongée, qu'elle eût craint d'interrompre par le moindre bruit; son attention se lassa cependant & une espèce de rêverie douce et somnolente s'empara de son esprit; elle pensait à sa tante Adélaïde, qui devait avoir beaucoup de peine à se passer de ses soins, & qui la regrettait sans doute.

« Si j'étais petit oiseau, se disait-elle, avec quel empressement je m'envolerais jusqu'à Valence pour lui donner de nos nouvelles & lui dire quelques mots d'amitié; je retournerais ensuite à la Tournette, auprès de cette tendre mère, de ce père si bon, si aimable, de ces frères & de cette bonne sœur si empressés à m'être agréables & avec lesquels la vie serait si douce & si gaie! »

Des voix joyeuses, qui retentissaient à peu de distance, vinrent la tirer de ce demi-sommeil.

« Les voilà de retour, maman, dit-elle; faut-il

que j'appelle Anaïs pour m'aider à vous mettre au lit ? »

Point de réponse.

« Maman ! maman ! dit la jeune fille qu'un trouble inexprimable envahit tout à coup. »

La nuit, presque noire déjà, l'empêchait de distinguer les traits de sa mère, mais elle saisit sa main qui reposait sur son genou ; cette main était froide & raide. Alors un cri déchirant s'échappa de la poitrine de Léonie, cri aigu, presque sauvage, éclat de la douleur arrivée à son paroxysme ; il retentit jusqu'au bout du jardin, que Paul franchit en courant, suivi bientôt de la famille entière. En entrant dans la chambre, le jeune homme ne vit rien d'abord ; mais ayant réussi à allumer une lampe, il trouva sa mère morte & Léonie évanouie sur le carreau.

IV

LA SŒUR AÎNÉE

Les funérailles eurent lieu le lendemain ; ce fut une touchante cérémonie, à laquelle vinrent assister presque tous les habitants d'alentour, car madame de Nérac était très-estimée & très-aimée dans le pays.

Quinze jours plus tard, Léonie prit son père en particulier & lui dit tout ce qui avait été convenu entre elle & sa mère au sujet du mariage d'Anaïs, & le désir qu'elle avait conçu de le voir célébrer avant son départ.

« Amen, répondit monsieur de Nérac avec son insouciance ordinaire ; arrange tout cela à ta guise, ma fille, Gustave est un brave garçon, son père un bon vivant, d'assez mince noblesse à la vérité, mais que m'importe après tout ! »

Et il sortit en disant ces mots, car le temps était calme & il voulait aller pêcher des crevettes au bord de mer.

Léonie vit bien qu'il lui faudrait prendre l'initiative en cette grave affaire, car ses frères étaient retournés à Toulon, & par un sentiment de délicatesse dont elle lui savait gré, Gustave n'était venu qu'une seule fois à la Tournette depuis le jour de l'enterrement ; elle prit donc le parti d'écrire à M. d'Hauzon père, retenu chez lui par la goutte, pour lui demander si son fils persistait dans ses intentions.

La réponse ne se fit pas attendre ; elle était aussi explicite qu'on pouvait la désirer, & Gustave y avait joint une lettre chaleureuse dans laquelle il exprimait les meilleurs sentiments & son vif désir de voir s'accomplir le plus tôt possible l'union projetée.

« Il doit être doux d'être aimée ainsi, dit Léonie en soupirant, ma sœur sera heureuse dans cette famille. »

Et comme Anaïs n'avait point osé lui faire ses confidences, elle alla la trouver dans le jardin, &, passant son bras sous le sien :

« N'est-il pas vrai que monsieur Gustave ne te plaît point ? lui dit-elle en souriant.

— Je n'ai jamais rien dit de pareil, répondit l'autre.

— De sorte que s'il te demandait en mariage ?

— Je l'accepterais avec joie, reprit simplement la jeune fille, dont le cœur droit et naïf parlait sans feinte d'un événement prévu & approuvé par sa mère.

— Alors c'est chose décidée, dit Léonie en embrassant sa sœur & en lui tendant la lettre qu'elle venait de recevoir. »

Anaïs se jeta dans ses bras.

« Je sais tout, lui dit-elle, Gustave m'a raconté ce que notre pauvre mère lui avait appris quelques heures avant sa mort. Que tu es généreuse à mon égard, chère sœur ! & comment pourrai-je jamais t'en témoigner ma reconnaissance ?

— En me laissant faire ; j'ai plus de plaisir à t'offrir cet argent que toi à le recevoir.

— Heureusement que ma tante ne te laisse manquer de rien & que tu seras un jour son héritière, ajouta la jeune fille ; autrement je ne consentirais certainement pas à ce que tu te dépouilles ainsi pour moi.

— Oh ! sois tranquille sur mon compte, répondit précipitamment la sœur aînée, & pensons à ton trousseau ; as-tu déjà quelque chose de prêt ?

— Très-certainement, ma chère, quatre douzaines de belles chemises que j'ai faites moi-même, trois douzaines de paires de bas que ma pauvre maman avait tricotés pour moi dans nos longues soirées d'hiver, des jupes, des camisoles, des mouchoirs, tout ce qu'il faut enfin ; il ne me manque guère que la robe de noce.

— Nous la ferons bientôt, dit Léonie.

— Ah ! notre deuil est encore si récent !

— Il n'est que trop vrai, reprit la sœur aînée ; mais, en te mariant le plus tôt possible, tu ne feras que te conformer à la volonté de notre mère ; d'ailleurs la bonne dame qui m'avait accompagnée jusqu'ici devait retourner à Valence au bout de deux mois, & je veux assister à ton mariage avant de partir.

— Tu parles déjà de départ ?

— Il faut bien y penser, mais dans l'avenir seulement, à cette heure, ne t'occupes que d'être heureuse, chère petite sœur, & laisse-moi régler tout le reste. »

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de Gustave, que Léonie prit bientôt en particulier, en prévenant en riant Anaïs qu'elle l'accaparerait pour une bonne heure au moins. Elle entretint alors le jeune fiancé de la position pécuniaire de leurs familles, réglant les intérêts de chacun avec une justice, une intelligence & une entente des affaires dont personne ne la savait capable. Il fut convenu, entre elle et son futur beau-frère, que

celui-ci adresserait de suite au ministre de la Marine sa demande de mariage, qu'après la fin de son congé, sa femme & lui iraient à Toulon, où il avait la promesse d'être employé à la Majorité, & que le séjour de la Tournette devenant alors trop triste pour que monsieur de Nérac pût y demeurer toujours, il irait habiter la ville avec le jeune couple au moins une partie de l'année.

Toutes ces choses étant réglées, Léonie invita l'officier à se considérer dès lors comme un des fils de la maison, le retint à dîner pour le jour même, &, pendant les six semaines qui s'écoulèrent encore avant qu'il reçût la permission ministérielle, elle remplit son rôle de mère avec un tact et une indulgente prudence que madame de Nérac elle-même n'aurait pu surpasser.

Le jour vint où Anaïs, coiffée et habillée par Léonie, belle et charmante dans sa robe de mouseline blanche et sous sa couronne de fleurs d'oranger, se rendit de grand matin à l'église de la petite ville pour y recevoir la bénédiction nuptiale. Son père, sa sœur et ses frères, ainsi que les plus proches parents de Gustave, assistaient seuls à la cérémonie, le deuil trop récent de la famille ne permettant aucune réjouissance en cette occasion.

Ce ne fut pas sans verser d'abondantes larmes que les deux sœurs descendirent ce même sentier qu'elles avaient suivi deux mois auparavant pour accompagner le cercueil de leur mère; mais l'une avait pour consolation l'amour d'un jeune époux, l'autre la satisfaction d'avoir accompli, en tous points, les dernières volontés de cette mère chérie :

« Elle nous voit du haut du ciel & elle est contente de moi, se disait-elle. »

Et cette pensée remplissait son âme d'une joie douce et pure.

Le lendemain matin, mademoiselle de Nérac reçut de sa compagne de voyage une lettre d'avis, la prévenant que dans trois jours elle passerait à Cannes. Le cœur de Léonie se serra à la pensée de quitter si tôt sa famille, mais madame du Coudray, qui lui avait écrit plusieurs fois, attendait son retour avec impatience; elle fit donc aussitôt ses préparatifs de départ, mit le plus grand ordre dans toute la maison, donna & reçut de tendres adieux, & se mit en route pour Valence, emportant le peu qui lui restait de la succession maternelle. En passant à Marseille, où la diligence s'arrêtait deux grandes heures, Léonie courut chez le marchand de châles le mieux assorti, acheta, au prix de huit cents francs, le plus joli cachemire bleu qu'elle pût trouver, &, toute heureuse de la pensée d'offrir à madame du Coudray ce témoignage de reconnaissance, elle continua paisiblement son voyage, tantôt causant amicalement avec sa compagne, tantôt pensant avec une douce joie au bonheur d'Anaïs ou aux succès qu'elle espérait pour ses frères, & quelquefois aussi à la vie qui l'attendait à Valence, vie pénible & triste au fond pour une fille de son âge, mais à laquelle sa bonté

native et sa piété prêtaient un certain attrait.

« Ma tante m'écrivait qu'elle est triste & fatiguée, se disait-elle, il me faudra donc, plus encore que par le passé, la décharger de toute peine, lui épargner toute contrariété. »

La perspective de cette tâche difficile ne l'effrayait point; pour les belles âmes, l'abnégation est un besoin, le dévouement une nécessité de leur nature généreuse.

Madame du Coudray revit sa nièce avec plaisir; elle l'aimait au fond, & ces trois mois d'absence la lui faisaient apprécier davantage. Elle déplorait du reste la mort de sa cousine dont elle se faisait raconter les détails & prenait une part sincère à la douleur de Léonie; &, quoique l'habitude qu'elle avait depuis longtemps de blâmer, à tout propos, la conduite de son cousin de Nérac fût très-pénible à la jeune fille, celle-ci n'en était pas moins reconnaissante à madame du Coudray de l'intérêt véritable qu'elle témoignait pour tous les siens.

Bientôt leur vie solitaire reprit son cours monotone, dans lequel madame Delcour apportait seule quelques distractions; bientôt aussi les caprices bizarres, les plaintes injustes de madame du Coudray recommencèrent. Léonie ne se plaignait pas, ne se posait pas en victime, mais elle supportait toutes ces piqures d'épingles avec une douceur & une patience que la piété seule pouvait lui inspirer. De temps en temps, elle recevait des lettres d'Anaïs, qui lui parlait des bonnes qualités de Gustave, de leur tendresse réciproque, en termes chaleureux & avec la naïveté d'une jeune femme élevée loin du monde & peu habituée à dissimuler ses impressions; alors Léonie rendait grâce à Dieu de ce qu'il avait béni le mariage de sa sœur, regrettant seulement de ne pouvoir être témoin du bonheur de ce gentil ménage.

Un jour qu'elle était occupée à arroser dans le jardin les fleurs que sa tante aimait, la cuisinière vint l'avertir qu'un monsieur & une dame l'attendaient au salon; elle s'y rendit aussitôt & ne les reconnut pas d'abord; mais elle fut ensuite agréablement surprise en retrouvant dans la jeune femme Marguerite d'Elbois, une cousine de son âge, avec qui elle avait été fort liée à Grenoble. Marguerite était mariée depuis près de deux ans avec un jeune avocat de Valence, distingué par une conduite exemplaire & un talent véritable. La conformité de goûts et de sentiments avait porté monsieur Valère à épouser mademoiselle d'Elbois, qu'il avait connue à la campagne chez un ami commun, quoique cette jeune fille ne fût ni bien riche, ni bien jolie; mais, comme elle était douce & bonne, ils vivaient heureux ensemble, allégeant leurs peines & doublant leurs plaisirs en les partageant. C'était ce jour même que Marguerite avait appris chez madame Delcour que madame du Coudray & sa nièce demeuraient à Valepce, & elle s'était empressée de venir les voir. Madame du Coudray fut flattée de cette attention, le cœur de mademoiselle de Nérac en fut comme épanoui,

& les relations d'autrefois se renouèrent promptement entre les deux cousines. Dès que Léonie avait un instant de liberté elle courait chez Marguerite qui habitait, à une très-petite distance du pavillon, un bel hôtel très-confortablement meublé. Madame Valère avait un petit garçon de dix mois, & Léonie, qui aimait beaucoup les enfants, ne pouvait se lasser d'admirer le petit Joseph & de le couvrir de baisers.

« N'est-ce pas qu'il est beau notre fils ? disait le jeune avocat.

— N'est-ce pas qu'il ressemble à son père ? ajoutait Marguerite en regardant Valère avec des yeux humides de tendresse. »

Et l'enfant leur souriait tour à tour, les caressant en même temps de ses petites mains roses & potelées.

« Que Marguerite est heureuse d'avoir un si bon mari & un si charmant petit garçon ! pensait mademoiselle de Nérac, qu'il doit être doux d'être la mère d'un de ces petits anges que l'on endort sur ses genoux, que l'on réchauffe sur son cœur ! Que Dieu lui conserve cette félicité ! Quelle satisfaction pour moi de la voir si bien établie ! »

C'est ainsi qu'à défaut de bonheur personnel,

cette excellente créature trouvait le sien dans celui des autres.

Un jour qu'elle était restée un peu plus tard que d'habitude à bercer l'enfant, souffrant de la dentition, elle trouva, au retour, madame du Coudray fort rouge et de fort mauvaise humeur.

« J'ai la fièvre, dit-elle, & je serais couchée si vous aviez été là pour délayer mon corset, car vous savez que je n'aime pas à être touchée par les grosses mains de Suzanne ; mais, depuis que vous avez retrouvé votre cousine, vous ne tenez plus à la maison.

— Vous auriez pu m'envoyer chercher, chère tante, répondit doucement Léonie.

— Pouvais-je rester seule en l'état où je suis ? voyons dépêchez-vous, je me sens très-mal à l'aise. »

Léonie se hâta de préparer la toilette de nuit, de déshabiller madame du Coudray & de la mettre au lit ; elle lui fit ensuite une tisane légère, resta auprès d'elle jusqu'à deux heures du matin, & ne se retira dans sa chambrette que lorsque la malade fut endormie.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La fin au prochain Numéro.)

MON OISEAU

Au pur éclat du matin,
Tout tressaille & tout s'anime,
Et des côteaux chaque cime
Semble un paradis lointain.

C'est la beauté sans mesure,
C'est l'extase d'un moment,
Un fleuve, un débordement
De senteurs & de verdure.

Des buissons & des roseaux
La chanson s'est éveillée ;
Aujourd'hui dans la vallée
C'est la fête des oiseaux.

On dirait que tout l'appelle...
Bruits, rayons, parfums des bois,
Et, parmi ces fraîches voix,
Sa voix serait la plus belle.

A cet hôte gracieux
La terre entière est offerte ;
Vis-à-vis la cage ouverte
S'étend le ciel radieux.

Sur l'herbe le zéphir sème
Mille graines à choisir...
D'un coup d'aile il pourrait fuir :
Il reste ! il sait que je l'aime !

MARIE JENNA.

REVUE MUSICALE

ÉTUDE SUR LES ORIGINES DE LA ROMANCE

Après avoir fait de patientes recherches dans les archives du Conservatoire de musique, après avoir lu de savantes études, dues à quelques érudits, sur les origines de la romance, qui est le commencement de l'art du chant, nous sommes en mesure d'offrir à nos lectrices une analyse sérieuse de cet important travail, dont le sujet est à la portée de toutes les classes sociales.

La romance est aussi ancienne que la langue française. Son histoire se rattache de la façon la plus intime à l'histoire de notre littérature, de notre civilisation & de nos mœurs.

La romance, dont le nom indique le mariage de la musique avec la langue vulgaire ou *romane*, est la manifestation de la sensibilité, de la grâce & de la galanterie française. On la voit poindre dès le commencement du X^e siècle, alors que notre langage cherche à se dégager de ce jargon barbare qui, n'étant plus le latin, n'est pas encore le français. Elle grandit, s'épure et s'idéalise avec les formes de notre poésie lyrique & de notre sociabilité; elle se développe avec la mélodie, s'enrichit des progrès de l'harmonie, & reflète successivement toutes les délicatesses de l'esprit et du sentiment. Naïve d'abord & composée d'une seule phrase, presque toujours écrite dans le mode mineur, elle profite de l'invention de la modulation pour ajouter à son petit domaine un peu plus d'ampleur. Elle devient dramatique, passionnée, forte, entraînante, compliquée. Elle prend tous les tons pour rendre tous les sentiments. Elle est recherchée par les plus humbles, elle est cultivée par les plus grands personnages de tous les temps. Elle est éminemment française, elle reste inimitable pour les autres nations. Cependant tous les peuples du monde ont eu de ces chants, mais ils n'ont jamais atteint ce charme naïf ou profond, léger ou émouvant, qui est le caractère de ce genre de composition.

Les Romains ont possédé les chansons du Latium; c'était un héritage des Grecs transmis, de siècle en siècle, par la bouche des pères & des

bouviers; elles ont été recueillies par l'Église, & sont arrivées jusqu'à nous, en ces graves mélodies que l'on chante encore dans nos temples. A l'origine des nations modernes, on trouve également des chants populaires qui sont les échos des événements politiques qu'on voit s'accomplir de toutes parts. Ces chants, où le récit épique se mêle à la peinture des sentiments intimes du cœur humain, étaient l'œuvre d'une classe de poètes qui se rattachent aux rhapsodes homériques par une filiation qui n'a jamais été interrompue. On les appelait *troubadours* dans le midi de la France, & *trouvères* de ce côté-ci de la Loire.

Dès le X^e siècle, alors que la langue vulgaire commence à balbutier ses premiers mots, elle s'allie à la musique. Dans le siècle suivant, les chansons deviennent plus nombreuses. Aux XII^e & XIII^e, alors que les populations sont entraînées à la croisade, elles se multiplient et se répandent dans toute l'Europe. Comme les rhapsodes & les bardes, les troubadours et les trouvères chantaient les vers que leur avaient inspirés les scènes privées ou les événements publics. Ils ajustaient ces poésies sur des *cantilènes* déjà connues, comme on le fait aujourd'hui dans nos vaudevilles. Ceux qui créaient ces sortes de musiques s'appelaient *harmoniseurs*. Tel fut Pierre d'Auvergne, dont la romance :

Aux courtes journées
Long est le soir.

est signalée comme ayant fait faire un grand progrès aux chansons qui parurent après. Ces faits, qui font partie de l'histoire de la musique, sont confirmés par le châtelain de Coucy, célèbre trouvère du XII^e siècle. Vient ensuite le Bossu d'Arras, qui fut un des trouvères les plus remarquables du XIII^e siècle. Jehannot Lescurel, musicien français du XIV^e siècle, fit un grand nombre de romances que M. Fétis a traduites en notation moderne.

Dès ce moment, la mélodie s'avive, s'étend & se dégage des entraves que lui opposait l'immobilité tonale du plain-chant. La romance s'égaye, elle emprunte aux airs de ballets un rythme plus

accusé. La galanterie française du XVI^e siècle lui communique une grâce & une verve qui la font rechercher par tous les peuples d'Europe, & surtout par les Italiens, qui se mettent à composer *delle canzonette alla francese*. Les poètes, les beaux esprits, les nobles dames, les princes, les rois, en un mot toute la société polie de la France, rime, compose & chante de tendres romances. Les musiciens qui se distinguent le plus dans ce genre, sont Noé Feignient, Guillaume le Heurteur, Pierre Vermont, Beaulieu, Deschamps & Claudin. Qui ne connaît :

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards...

dont les paroles ne sont pas plus d'Henri IV, que la musique, de son maître de chapelle Gustave de Couroy ? Cet air charmant est un vieux Noël dont on ne connaît pas le véritable auteur, & sur lequel le roi galant se fit composer ces jolis couplets par le poète de cour Desportes.

Louis XIII, qui s'y connaissait, en musique, prit pour maître Pierre Guedron, auquel on doit de charmantes romances.

André Danicon Philidor, violoniste de la chapelle de Louis XIV, fit un recueil de chansons & chansonnettes qui renferme des trésors de mélodie, d'entrain et de naïveté. Bernier, Colin de Bois-mont, de Bury Campra, Colasse, sous la régence, se livrent à ce genre de composition avec grand succès. Nous arrivons à l'époque où Riboutté, amateur de poésie, fait des paroles sur un vieil air attribué à Pergolèse :

O ma tendre musette !

Puis apparaissent : *Il pleut, il pleut, bergère*.
de Fabre d'Églantine, musique de Simon :

L'amour est un enfant trompeur.
Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment.

vrais petits chefs-d'œuvre de Jean-Paul Martini, surintendant de la musique du roi, sous la Restauration.

Les Petits Oiseaux, de Rigeli; *L'Amour craintif*, Annette & Lubin, musique de madame Favart.

N'oublions pas :

J'ai vu Lise hier soir.
de Garnier.

J'aime à voir les hirondelles.

de Devienne, l'auteur des *Visitandines*.

Et surtout *Pauvre Jacques*, de madame la marquise de Travenet.

Rousseau, dans un recueil de poésies chantées, intitulé *mes Consolations*, avait déjà donné à la romance des allures plus sérieuses.

Celle-ci entre toutes :

Au fond d'une sombre vallée
Dans l'enceinte d'un bois épais,
Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence & la paix.

fit une grande impression dans les salons et à la cour.

C'est au XVIII^e siècle qu'appartient la romance si connue que Chateaubriand entendit un soir dans les profondeurs des montagnes d'Auvergne, & dont l'air plaintif, chanté par un pâtre solitaire, lui inspira ces paroles d'une simplicité touchante :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays ! sois mes amours
Toujours.

Mais voici le ciel qui s'obscurcit ; l'orage gronde, la Révolution éclate, puis vient le Directoire, époque de plaisirs, de spectacles & de concerts.

Bouton de rose,

de madame de Salin, est mis en musique par Pradher, & obtient un succès fou.

Dommich, professeur au Conservatoire, publie :

Ces bois épais ont caché ma bergère.

Puis Plantade, Carbonnel, Lambert, Boieldieu & une foule d'autres s'élancent dans la carrière & chantent sur un ton anacréontique : *La Feuille de Rose*, *l'Haleine du Printemps*, etc., etc., au milieu des éclats de rire de cette génération étourdie qui danse sur des tombeaux.

Les concerts de Feydeau & ceux de la rue de Cléry, qui sont venus après, offrirent à Garat l'occasion d'y déployer un grand style, en chantant ses romances, dont voici les plus célèbres : *Je l'aime tant ! Bélisaire & le Chevrier*.

Sous le Consulat, gouvernement de transition, les mœurs, les coutumes & les habitudes de la vie n'ont pas encore un caractère définitif & tranché ; c'est encore le grand courant de la Révolution qui se prolonge, mêlé d'un reste d'élégance appartenant au siècle précédent, & de cette liberté d'allures, à demi-païenne, qui venait du Directoire. En ce moment, les poèmes épiques pullulent. Toute la littérature de l'époque entre dans ce mouvement rétrospectif qui évoque les scènes grecques & en imite le costume. Mais les compositions lyriques sont pâles. Elles bannissent le naturel, elles imitent l'antique, elles perdent la grâce et la naïveté. Il faut pourtant exclure des productions gourmées de ce temps, les romances de Dalvimare, harpiste de l'Opéra & de la chapelle de Napoléon I^{er}. On ne peut compter le nombre des mélodies, tendres, vives ou coquettes qui sont sorties de sa plume facile. Une nouvelle romance de Dalvimare était un événement dans les salons français. Nous n'en citerons que quelques-unes :

Un jeune troubadour
Qui chante & fait la guerre...

dont la mélodie est légère et pimpante ;

Mon cœur soupire,

chant beaucoup plus passionné, dont le motif rappelle un peu l'air admirable du *Mariage de Figaro* de Mozart; & enfin le chant héroïque du Cid :

Prêt à partir pour la rive africaine,

dont la mélodie est large & pompeuse.

Parmi les romances de ce genre qui parurent vers 1809, il en est une qui fit le tour du monde : *C'est la sentinelle*, de Choron. Cette œuvre fut traduite dans toutes les langues & variée par tous les instrumentistes.

Nous ne dirons que quelques mots des nombreux musiciens de l'Italie qui se mirent à composer des romances. Albanese Roveredo, Mengozzi, Ballochi, Blangini, qui a publié de délicieux nocturnes, furent les plus féconds & les plus estimés.

Les femmes aussi se firent remarquer dans ces ouvrages où elles aimaient à reproduire leurs fantaisies ou leurs sentiments. Mademoiselle de la Guerre a laissé trois livres de cantates, parmi lesquelles plusieurs furent célèbres. Mesdemoiselles Dezède & Lucile Grétry se distinguèrent; mais madame Gail, à laquelle on doit : *la Jeune & Charmante Isabelle*, *Heures du soir*, *Celui qui sut toucher mon cœur*, *Vous qui priez, priez pour moi*, fut la plus brillante étoile de cette pléiade féminine.

La reine Hortense composa : *Vous me quittez pour aller à la gloire*, *Colin se plaint de mal rigueur*, *Partant pour la Syrie*, *Reposez-vous, bon chevalier*, qui obtinrent, d'éclatants succès de salon.

Romagnesi fit alors son apparition; il avait un talent charmant, des mélodies délicieuses & une grâce sentimentale dont on ne se moquait pas, comme aujourd'hui. Qui ne se souvient de : *Faut l'oublier*, disait Colette, pour l'avoir entendue chanter à sa mère ou aux aïeules de ce temps? — *l'Attente*, *Je l'aime encore*, *la Dormeuse*; *Depuis longtemps j'aimais Adèle*, *Ce que j'éprouve en vous voyant*, *le Champ d'asile*, *la Petite Mendicante*, *Gloire & Bonheur*? Une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer forment le bagage du fécond faiseur de romances. Nous voici arrivés aux compositeurs contemporains, dont le nombre est immense. — Nous remarquons alors que la romance prend une allure très-large, que les accompagnements cessent d'être faciles, & que les sentiments s'y développent plus hardiment. Des hommes & des femmes y acquièrent une juste célébrité; les manuscrits sont achetés à haut prix par les éditeurs. La mélodie s'y perd quelquefois sous une multitude de fioritures; la naïveté & la simplicité sont remplacées par des passions fortes, qui remuent le cœur. Les sujets embrassent de plus vastes horizons; le public ne s'émeut plus facilement. Il faut un drame où, naguère, on se

contentait d'une pensée choisie, d'un regard, d'un sourire, d'une fleur de dent dont se servait le musicien pour écrire de charmantes choses : le genre grotesque se mêle au poème dramatique; la chansonnette est adoptée, & souvent, faut-il le dire? la langue française se métamorphose en un jargon trivial & obscène. L'art s'est élevé, il est vrai, dans un nombre infini d'ouvrages de ce genre, mais le bon goût, la vieille urbanité d'autrefois ne s'y retrouvent pas assez souvent. Les compositions pullulent, & parmi leurs auteurs, de véritables talents se dessinent; beaucoup d'entre eux écrivent la romance avec la facture grandiose des airs d'opéra; presque tous sont des œuvres très-distinguées. C'est en France que l'Europe est venue s'enrichir de chants aimables & populaires; car, sous ce rapport, les autres nations n'ont rien eu à offrir d'aussi parfait, leurs chants sont durs, bizarres, sans charme. L'Italie même est peu féconde; il est donc acquis que la romance est absolument française.

Il ne nous reste plus qu'à citer ici les noms les plus connus de nos compositeurs contemporains, leurs ouvrages nous sont connus, et notre jugement est fait sur la valeur de chacun.

Après Romagnesi viennent Édouard Bruguières auquel on doit *ma Tante Marguerite*; mon *Léger Bateau*, *Laissez-moi le pleurer*, *ma mère*; Panseron, Jadin, Berton, Pollet, qui fit la romance si connue : *Fleuve du Tage*; le violoniste Lafont, auquel on doit, *C'est une larme*; madame Pauline Duchambge, qui mit en musique, avec un rare talent, de charmants petits poèmes de madame Desbordes-Valmore; Hippolyte Maupou, qui imprima à la romance un nouveau caractère original & élevé; on lui doit à travers beaucoup d'autres, *l'Andalouse*, paroles d'Alfred de Musset, *le Voile blanc*, *la Chanson de Mignon*, etc., etc.

Mademoiselle Puget, qui composa un volumineux recueil de délicieuses mélodies; Pierre Dupont l'auteur des *Bœufs*; Masini, talent souple, varié, tendre & charmant, dont les ouvrages furent disputés par tous les éditeurs; Théodore Labarre, Darcier, Grisar, qui fit *la Folle & les Laveuses du couvent*; Brat, qui a chanté *sa Normandie*, *ce beau pays où il a vu le jour*, & qui composa ce petit poème guerrier *A la frontière*; Amédée de Beauplan, Ch. Plantade, de la Tour, Scudo, qui fit *le Fil de la Vierge*; monsieur & mademoiselle Thys, Vogel, Cheret, Reber & Niedermeyer, auquel on doit cette grande et touchante composition *le Lac*. Il nous serait impossible de citer les noms de cent autres qui se livrent à ce genre de travail. Notre étude ne finirait pas.

Telle est l'histoire rapide de la romance depuis le X^e siècle jusqu'à nos jours. Ces compositions légères, dont les philosophes de l'art se moquent, sont, en général, plus respectées du temps que beaucoup de grosses partitions.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

As-tu jamais réfléchi, chère Jeanne, au bien que peut amener un bon conseil donné à propos ? C'est chose si facile, si simple, cela coûte si peu !...

Nous ne sommes pas appelées, nous autres femmes, à des actions d'éclat ou de grande utilité publique, pas plus qu'à devenir des héroïnes... mais que de fois nous pouvons rendre service à autrui par ces modestes petits conseils donnés sincèrement & charitablement, quand on veut bien les réclamer de vous ! — Remarque que je dis : « quand on les réclame de nous ! » car je ne connais rien de plus indiscret, de plus malséant, de plus maladroît, que de se mêler des affaires de ceux qui ne vous en prient point.

Mais, pour que notre avis ait quelque valeur & notre voix quelque chance d'être écoutée, comme nous devons nous efforcer de prêcher d'exemple & travailler à perfectionner assez notre raison & notre jugement pour que nos conseils ne soient jamais que des conseils prudents & sages !... Autrement, les meilleures intentions du monde pourraient avoir les plus désastreux résultats.

Un autre écueil, c'est la crainte que nous éprouvons parfois de dire une vérité *trop vraie* à la personne qui nous consulte. Cependant, dissimuler quelque chose en ce cas, c'est, il me semble, mentir à sa conscience ; & d'ailleurs on doit aimer assez les gens qui vous donnent une pareille marque de confiance, pour avoir le courage de leur dire franchement son opinion. Ils s'en froiseront peut-être un peu dans le premier moment, mais plus tard, sois-en sûre, chère Jeanne, si le conseil était dans leur intérêt, ils redeviendront plus justes & nous sauront gré de notre franchise.

Ma mère empêcha jadis, de la sorte, le mariage d'une jeune fille qu'elle affectionnait, mariage qui eût causé le malheur de la vie de cette pauvre enfant !

C'était une jeune fille si gâtée, si adulée, si follement aimée des siens, que chacun des membres de sa famille était un esclave soumis à ses moindres caprices. On lui laissait contracter cette union

qui offrait peu de garanties d'avenir & désolait tout le monde, parce qu'elle *la voulait*, & elle la voulait, l'inconséquente enfant, absolument comme un bébé veut un joujou nouveau, sans avoir jamais fait, à ce sujet, une seule réflexion sérieuse !

Ma mère survint & dit tout simplement, tout sincèrement ses impressions sur un tel mariage. — Les yeux de la jeune fille furent ouverts ; elle rompit d'elle-même ce à quoi rien au monde ne l'eût décidée à renoncer la veille ; & plus tard, mariée aussi convenablement que ceux qui l'aimaient pouvaient le désirer, elle remercia cent fois ma mère de l'avoir, par quelques mots dits à propos, empêchée de contracter cette union qui l'aurait rendue si malheureuse.

Moi, j'ai eu, il y a quelques jours, dans une circonstance beaucoup moins grave, le plaisir de donner, à l'exemple de ma chère maman, de regrettée mémoire, un petit *bon conseil* qui a aussi porté ses fruits & qui continuera à en porter, j'espère !...

J'étais allée voir ma cousine Emma. — Tu sais, Jeannette, celle de mes jeunes parentes qui, tout excellente personne qu'elle est, manque à ce point d'élégance & de soin, que c'est le souci de son mari & le chagrin de son ménage ! — C'était vers midi : le déjeuner venait à peine de finir, & déjà le mari d'Emma était sorti... peut-être afin de n'avoir pas plus longtemps sous les yeux le désordre de toilette de sa jeune femme, qui s'était mise à table, ainsi que cela lui arrive trop souvent, dans un de ces négligés dont elle seule a le secret !

Cela coûte si peu, cependant, d'arranger ses cheveux avec goût sous une petite coiffure bien blanche ; d'avoir un peignoir d'une étoffe simple, mais d'une coupe gracieuse & surtout *sans taches* ; des pantoufles mignonnes au lieu de grandes savates qui traînent !...

Emma m'accueillit avec son bienveillant sourire habituel ; mais tout en souriant, elle paraissait soucieuse, préoccupée, mécontente...

Tu te figures peut-être, chère Jeanne, qu'elle était contrariée d'être surprise par moi dans une

semblable tenue? Ah! que tu la connais peu, ma chère!... Elle parcourrait, ainsi arrangée, toutes les rues de la ville, sans même songer qu'on peut la regarder & la trouver laide & malpropre!...

Non, elle était contrariée, ainsi que je le sus bientôt, parce que son mari — qui se plaît de moins en moins dans cet intérieur où l'on prend si peu de souci d'être ou de ne pas être agréable à ses yeux! — venait de lui déclarer qu'il avait un port d'armes depuis la veille & que, contre son habitude, il chasserait cette année. — Il avait ajouté qu'il voulait réunir ses nouveaux compagnons de chasse dans un dîner d'ouverture, quelques jours plus tard, & avait prié Emma de mettre tous ses soins à ce que cette réunion ne laissât rien à désirer. — Or Emma a une frayeur exagérée des accidents de chasse, & comme elle aime sincèrement son mari, elle était en émoi à la pensée de lui savoir un fusil entre les mains. Puis, elle comprenait vaguement que ses négligences habituelles étaient un peu cause de cette décision inattendue de son seigneur & maître; enfin la perspective si prochaine de ce dîner de chasse qui allait bouleverser tout son petit ménage & ses habitudes un peu routinières, la troublait, l'embarassait, l'ennuyait au possible!

« Voyons, Florence, me dit-elle après m'avoir mise au courant de la situation, comment vais-je m'y prendre? Qu'est-ce que je ferai, qu'est-ce que je dirai, qu'est-ce que je donnerai en pareille circonstance? Des chasseurs affamés doivent être comme des ogres... Et mon mari qui veut que tout soit irréprochable... comme si j'avais l'habitude de ces sortes de réunions, moi!... D'ailleurs pourquoi cette subite passion pour la chasse?... Il sait pourtant bien que je la déteste cordialement, & que je ne vais plus vivre, dans la crainte de voir un accident lui arriver! — mais ça l'amuse de détruire ce pauvre gibier & de donner des inquiétudes à sa femme!... Mon Dieu! que les hommes sont donc égoïstes!... ils ne pensent qu'à satisfaire leurs fantaisies!...

— Et les femmes, chère Emma, le sont-elles moins? — me hâtai-je de répondre, saisissant l'occasion aux cheveux; — & ne croyez-vous pas que c'est un peu aussi ce sentiment qui les fait agir lorsqu'elles ne se donnent pas la peine d'accommoder leurs habitudes personnelles aux goûts de leurs maris?... Car bien souvent, c'est faute de trouver chez eux l'agrément qu'ils voudraient y rencontrer, que ces messieurs vont essayer d'en découvrir ailleurs...

— Ah! s'écria vivement Emma, je vois, Florence, que vous aussi vous me jetez la pierre comme ma mère, comme mon mari!... Mais, de bonne foi, ma chère, qu'y a-t-il à me reprocher? Est-ce que je ne suis pas une femme assez sérieuse? Est-ce que je ne m'occupe pas, soir & matin, de ma maison, de mon ménage, de mon linge? Est-ce que je ne refuse pas tout plaisir, toute sortie pour me consacrer entièrement à mes devoirs d'inté-

rieur?... Est-ce que je songe jamais à une toilette comme les autres femmes? J'ai bien le temps, vraiment, de m'occuper de ces balivernes!... Allez, cousine, je me sacrifie plus qu'on ne croit, & je travaille tant, que je fais bien plutôt l'office d'une servante que celui d'une dame!...

— Eh! c'est justement là ce que votre mari vous reproche peut-être, chère Emma. Sans doute, votre but est louable, mais il ne faut d'excès en rien, & l'on doit mettre de la mesure en tout. Ce n'était pas, je suppose, une servante, si zélée & si dévouée qu'elle pût être, que M. S... désirait trouver en vous prenant pour femme; c'était une compagne, une amie s'occupant de son bien-être matériel, sans cesser pour cela de se rendre agréable à ses yeux & d'être *son égale* à ceux des autres. L'amour-propre de votre mari souffre du rôle subalterne que vous avez choisi; j'en suis sûre! Il voudrait voir en vous cette *dame* que vous vous vantez de ne pas être... &, je vous le répète, c'est peut-être par ennui de n'être pas mieux compris de vous, qu'il recherche aujourd'hui des distractions bruyantes, en dehors de ce logis qu'il aimait tant naguère.

— Bien vrai, vous supposez aussi cela, Florence? Figurez-vous que la pensée m'en est venue tout de suite. Oh! si je le croyais!...

— Croyez-le, chère Emma, aussi vrai que je vous aime, c'est le seul moyen de ressaisir ce bonheur intime qui semble vouloir vous échapper.

— Eh bien, ma mère m'a parlé cent fois en ce sens; lui aussi... mais je n'y voulais pas prêter attention. Puisque vous pensez de même, il faut pourtant qu'il y ait là quelque chose de réel, et si j'avais à refaire... Mais au fait, il est toujours temps de réparer ces erreurs, ajouta-t-elle avec résolution; & bien que, personnellement, j'attache fort peu d'importance à ces détails frivoles que mon mari traite en affaires d'Etat, pour lui être agréable, je tâcherai d'y prendre garde. Si seulement, pour ma récompense, j'obtenais qu'il renonçât à la chasse? Je ne vais plus vivre, voyez-vous, avec cette pensée terrible qu'il peut se tuer dans une partie de plaisir! — Mais par où commencer pour regagner le terrain perdu? Voyons, chère amie, que faut-il faire? que me conseillez-vous?

— D'abord, vous allez vous débarrasser au plus vite de cet affreux costume du matin qui vous rend laide à plaisir, & votre mari ne vous reverra jamais affublée de la sorte. Ensuite, vous ne vous absorberez plus dans les soins de votre maison, au point où vous l'avez fait jusqu'ici; ce qui ne vous empêchera pas d'être excellente ménagère, laborieuse, économe, etc., etc.; mais vous le ferez sans en avoir l'air, comme ferait un bon machiniste de théâtre, sans que le public — & ici, le public c'est votre mari! — soit ennuyé préalablement des préparatifs, difficultés, essais heureux ou malheureux que vous avez dû faire, dans le secret des coulisses pour en arriver là.

— Je vous comprends, je vous comprends, ma chère ! & je vous jure qu'à l'avenir, si je ne parviens pas à expier mes fautes passées, ce ne sera pas faute d'avoir essayé sincèrement. Mais mon menu, Florence, mon menu pour le terrible dîner de chasse qui sera, je l'espère, mon premier acte de réhabilitation, ne m'aidez-vous pas à le composer ? »

Je répondis que je ne demandais pas mieux. Mais comme le récit de cette laborieuse élucubration ne t'amuserait pas plus qu'il ne faut, Jeannette, je préfère te dire simplement de quoi finit par se composer ce fameux menu qui pourra peut-être aussi servir, en pareille circonstance, à quelqu'une de nos amies du *Journal des Demoiselles* :

MENU DU DINER DE CHASSE

En septembre ou octobre.

Potage.

Purée de gibier.

Entrées.

Gigot de mouton sauce chevreuil.

Lapereaux sautés au madère.

Hors-d'œuvres.

Bouchées aux caillies.

Croquettes de fraise de veau.

Crevettes.

Macédoine de légumes confits au vinaigre.

Rôts.

Faisans entourés de perdreaux.

Pâté de lièvre et de jambon.

Entremets.

Artichaux à la barigoule.

Gelée au rhum.

Salade.

Dessert.

Fruits & compotes, fromages variés, pâtisseries diverses.

Vins.

Le mari d'Emma se déclara satisfait de ce menu qui fut, du reste, complètement réussi par la cuisinière intelligemment aidée de sa maîtresse. Je dis *intelligemment*, chère Jeanne, parce qu'Emma, se souvenant de notre récente conversation, sut, comme le bon machiniste dont il avait été question entre nous, veiller à tout, sans bruit et sans désordre...

Bien mieux, elle fit les honneurs de ce dîner, qui l'embarrassait fort, avec une grâce modeste et charmante dont monsieur S... fut aussi ravi que surpris. La parure simple et soignée de sa femme l'enchantait aussi à tel point que, afin de reconnaître des efforts si nouveaux pour lui complaire, il promit à Emma de renoncer à cette chasse qui lui causait des frayeurs si puériles. — Il faut tout dire : ses débuts avaient été malheureux, il n'avait rien tué !... Mais ce ne fut pas Emma qui songea à s'en plaindre, & voilà comme, depuis quelques semaines, tout va pour le mieux dans le meilleur des ménages possibles.

Tout à toi, ma Jeannette,

FLORENCE.

MODES

La mode, après avoir inspiré tant de créations nouvelles, plus ou moins admirées sur toutes les plages & dans les villes d'eau en vogue, aurait droit, semble-t-il, à un repos un peu prolongé. Mais cette infatigable productrice ne s'arrête jamais, & d'après son inspiration, on prépare différents genres de vêtements ou pardessus nécessaires pour se garantir de la fraîcheur des soirées.

On m'a montré des *mantelets* en crêpe de Chine, noirs pour la plupart. Ces mantelets sont garnis de franges & de dentelles. Ils ont des pans généralement croisés par devant et ramenés en arrière. On les mettra sur n'importe quelle polonoise.

Pour l'hiver, ces mantelets se feront en drap ou en velours, brodés ou soutachés. Car les broderies seront certainement encore en vogue pendant la saison prochaine.

Les personnes qui ont conservé d'anciens mantelets de velours pourront facilement les utiliser & les moderniser. Il suffira de les fendre par derrière jusqu'à la taille, & en les garnissant principalement dans le dos, de beaucoup orner cette fente de chaque côté, avec de la dentelle, des

nœuds de faille, de moire, etc. On peut aussi simuler un petit capuchon en dentelle ou en guipure, retenu par des nœuds ou avec des cordelières de soie, à glands.

J'ai encore remarqué d'autres jolis modèles de vêtements : Ainsi, la veste ou jaquette anglaise qui se confectionne en drap plus ou moins foncé, uni ou chiné, & se met avec tous les costumes, surtout en voyage. Cette veste est cintrée et à demi ajustée par derrière. La taille, un peu longue, est marquée par deux boutons. La basque fendue au milieu. Les devants sont sans pincés & croisent beaucoup l'un sur l'autre, avec deux rangées de boutons. Petit col & revers. Il y a trois poches, deux assez grandes par devant, & une plus petite à gauche, un peu haut, à côté du revers.

La plupart de ces petites jaquettes sont en drap sergé, assez épais pour ne pas être doublées. Quelques unes le sont entièrement de soie assortie au drap. Les boutons sont en bois ou en métal doré.

On fait toujours des mac-farlanes. Pour jeune fille, il y en a de très-distingués en sergé gros bleu avec galons de laine blanche.

On voit, du reste, beaucoup de costumes com-

plets de cette étoffe & de cette nuance. Ils sont souvent bordés de laine blanche avec gros boutons blancs. Il y en a de soutachés en blanc. Petites filles & petits garçons sont très-bien habillés avec des toilettes de cette façon.

La forme polonaise semble persister pour les costumes nouveaux. On peut donc, dès à présent, entreprendre d'en broder une pour l'hiver, quitte à ne la relever qu'à cette époque, & d'après les indications qui seront fournies au moment voulu, & broder également une petite pèlerine qui sera ouatée, & s'adaptera à la polonaise pour les jours de grand froid.

Le mélange de couleurs voyantes se rencontrera encore, dit-on, dans certains costumes d'automne. Mais il est bien entendu qu'il ne sera adopté que par des femmes visant à faire de l'effet. En tout cas, ces sortes de toilettes qui attirent les regards ne peuvent être portées qu'en voiture, & il serait de très-mauvais goût d'en copier de semblables pour aller à pied.

Plusieurs personnes m'ayant consultée sur les costumes de voyage, je dirai que les plus unis & les plus simples sont ceux qui conviennent le mieux, car les garnitures se chiffonnent & prennent beaucoup la poussière.

Comme ornements, je conseille les biais plats, les velours ou rubans cousus en rond ou en long & peut-être les volants plissés, mais point de couleurs voyantes, ni surtout de dessins Pompadours.

En fait d'étoffes, il faut les choisir solides, & de teintes neutres : le mohair, le cachemire, la serge, le petit drap & l'imperméable, appréciable en tout temps, & surtout dans le mois que nous commençons.

On reporte des boucles de ceintures puisqu'on

en met sur presque tous les corsages à basques. Ces boucles doivent être assorties aux châtelaines auxquelles sont suspendues montres & médallions, en métal doré, argenté ou oxydé.

Les châtelaines & montres en bois, émail & argent sont beaucoup portées par les jeunes filles. Il y a de très-jolies boucles de ceintures du même genre.

Les gants sont une assez grosse dépense. Il est rare d'en trouver de bons, & depuis quelques temps, ils sont très-augmentés. Une femme comme il faut doit cependant tenir à être toujours bien gantée.

Les gants de Saxe & de Suède se décousent souvent & se salissent très-vite.

On m'a beaucoup vanté le gant régénération (1) qui semble obvier à tous ces inconvénients.

Il a la teinte des gants de Saxe (jaune écru) &, sa peau est indéchirable. De plus, il peut se laver sans s'altérer en rien. Seulement il coûte assez cher. Mais je crois que c'est une économie mal entendue d'acheter des gants bon marché, qui ne font aucun profit & gantent toujours fort mal. Le gant régénération coûte, à deux boutons, la paire, 4 francs 75 centimes. — La douzaine, 55 francs.

Pour le moment, on ne peut aller dans un magasin de nouveautés sans se voir offrir une petite brosse en gomme élastique, souveraine, vous dit-on, pour nettoyer ses gants soi-même. En effet, cela n'enlève pas mal les taches récentes, mais il faut frotter avec beaucoup de précautions pour ne pas érailler la peau. Les gants en peau glacée supportent mieux cette opération que ceux de Suède.

(1) Chez M^{me} Lecomte, rue du Quatre-Septembre, 31.

VISITES DANS LES MAGASINS

J'ai compris, mesdemoiselles, toute l'importance que donne à mes visites dans les magasins, le changement de saison. Aussi n'ai-je épargné ni mes pas ni mes peines pour vous apporter un butin de renseignements utiles, pratiques & choisis. La grande quantité de tissus que j'ai vus m'a surtout frappée par l'uniformité de la teinte beige; elle varie du clair au foncé vigoureux, je parle des tissus en laine. Les costumes faits avec cette étoffe sont charmants, jugez-en par la description suivante :

Costume en tissu beige vigoureux, sans envers. Le jupon entièrement garni derrière de volants ou de plissés. Devant, tunique longue et arrondie, remontant à la taille. Le corsage à la forme habit; il est en partie recouvert par un petit châle noué derrière. Cette disposition est élégante & simple.

Parmi les étoffes nouvelles, voici la désignation de quelques tissus & leurs prix. Commençons par les plus modestes. D'abord, c'est un drap d'Utrecht avec lequel vous pourrez faire un costume complet qui ne vous coûtera pas cher, 1 fr. 45 c. le mètre; puis de jolis tartans, à dispositions variées, à 2 fr. 25; — un tissu zigzag en pur cachemire. — Vous trouvez toutes les nuances à 3 fr. 90 c.; — le tissu limousin à rayures, pour tuniques, à 2 fr. 75; —

le national, à 1 fr. 10 c.; — enfin, un tissu beige vigoureux, drapé, propriété de la maison dans laquelle j'ai puisé ces renseignements; il coûte 2 fr. 25 le mètre. Dans la série des lainages connus, je vous citerai les armures de toutes nuances, tissu solide & élégant à 1 fr. 75 c. Le casimir foulé à 2 fr. 10 c.; puis les satins pékin camaïeux à 1 fr. 75 c.

Les soieries offrent un choix considérable de teintes nouvelles; mais aujourd'hui je ne vous parlerai que de la robe en soie noire, si simple & si habillée tout à la fois. J'ai plus particulièrement remarqué un magnifique tissu : le drap Pygmalion, propriété exclusive de la maison. Pour éviter les contrefaçons, les propriétaires ont eu l'idée d'en faire brocher le nom aux deux chefs de la pièce. Cette magnifique étoffe existe en plusieurs qualités, aux prix de 5 fr. 75 c., 7 fr. 75 c., 8 et 9 fr. 75 c.

Quant aux confections, j'en ai vu de charmantes; la gravure de ce numéro en représentant quelques-unes, je trouve inutile d'entrer dans des descriptions plus étendues. Je veux cependant vous signaler des rotondes cachemire doublées de fourrure, ventre de petit gris, ornées de jolis capuchons agrémentés de cordelières & de glands, au prix de 98 fr. Des costumes pour petites filles en

tissus spéciaux, d'un bon marché extraordinaire, ce qui n'empêche pas qu'ils soient fort jolis. Des échantillons seront envoyés *franco* aux abonnées qui en feront la demande à la *Maison Pygmalion*, 98, rue de Rivoli.

Quant au linge confectionné, je vous en parlerai dans une de mes prochaines visites. Maintenant, je vais passer à un sujet non moins intéressant pour les personnes économes, pour les maîtresses de maison, mères de famille. Je veux parler des nettoyages & de la teinture des étoffes. Si vous avez une robe en laine de bonne qualité & que vous vouliez la faire teindre pour l'automne, s'il ne vous reste pas un mètre ou deux d'étoffe à faire passer à la teinture, ayez la précaution d'acheter quelques mètres rappelant le tissu & la couleur afin de les faire teindre avec votre robe, & de pouvoir ainsi réorganiser une toilette; il arrive si souvent qu'on ne tire pas un bon parti d'une robe teinte parce que l'on n'a pas eu la prévoyance que j'indique !

Les étoffes noires peuvent se teindre en marron havane. La maison Marchal, 23, faubourg Saint-Honoré, apporte un soin tout particulier aux teintures et nettoyages à sec. J'ai vu des tapisseries remises à neuf, des costumes d'enfants nettoyés & teints qui m'ont étonnée, puis des étoffes en soie moirée.

J'ai conservé, pour la fin de cette causerie, les renseignements ayant trait aux costumes des petits garçons. La maison spéciale que je vais indiquer est connue depuis longtemps par son goût dans la confection de ce genre de costume qui n'est point chose si facile.

Sur les mesures à prendre, que monsieur Lacroix indiquera aux personnes qui lui en feront la demande, il confectionnera le costume demandé, se chargeant de le reprendre s'il ne va pas. Puis, il tiendra à la disposition des abonnées les patrons de costume qui leur seront donnés, & avec lesquels elles pourront habiller leurs petits garçons aussi facilement qu'une petite fille.

Les costumes que j'ai vus sont charmants & bien taillés; ils doivent bien habiller, car leur coupe rappelle celle du tailleur. L'un est en drap marron foncé, pantalon serrant au-dessous du genou, veste de même couleur & pardessus paletot en drap bleu, croisé sur la poitrine avec revers en velours noir, descendant un peu au-dessus du genou.

Un autre en drap havane, jupe plissée derrière, plate devant, ornée de nœuds en velours noir. Gilet montant. Veste longue, fendue de côté, des-

cendant au bas des hanches; le devant est arrondi & laisse passer les pointes du gilet; cette veste se boutonne de côté. Deux revers en velours noir en garnissent le haut, qui est un peu ouvert.

Costume en velours noir; pantalon large, serré plus bas que le genou; blouse courte, boutonnée devant, manche arrondie, col marin en toile, manchette de même; bas rouges & bottes en chevreau; toque en velours noir, sur le côté petite aile d'oiseau cardinal. Modèles de la maison Morlet, Lacroix successeur, ronde Colbert, 2 & 3. Ai-je trop présumé en pensant que ces derniers renseignements seraient accueillis avec plaisir?

Mes derniers renseignements vous sont plus particulièrement destinés, mesdemoiselles, car s'il est des modes que vous ne devez, sous aucun prétexte arborer, il est d'autres qui vous sont acquises.

Je veux parler des ceintures longues. Il y en a de différents genres. Elles se font en ruban de faille uni moiré, de deux tons sur le même ruban, en ruban broché ou chiné, enfin en magnifique faille noire n° 100, ce qui équivaut à 22 centimètres de large. Sur ce ruban sont brodés, au passé en soie de couleurs, sur chaque pan, de magnifiques bouquets jardinière ou de fleurs des champs. Ces dernières seraient peut-être un peu élégantes pour vous, mais vous pouvez choisir telle teinte qu'il vous plaira dans les tons les plus sombres ou les plus vaporeux parmi les rubans en faille n° 80, qui équivaut à 16 centimètres de large. Vous pouvez disposer ces rubans en ceinture appelée grand croix; son nom lui vient de la manière dont on la pose. Elle traverse la taille en biais de l'épaule droite, où elle se fixe par un nœud pour venir s'attacher à la taille au côté gauche, où elle se termine par deux pans. C'est aux Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, que j'ai vu ce choix immense de rubans pour ceinture dont je vous parle. J'y ai vu aussi des rubans en faille avec envers en satin pour mettre autour du cou; ils sont plus solides que les rubans & les velours ordinaires, & beaucoup plus jolis; des nœuds en crêpe de Chine de toutes nuances & nouveaux. Les bouts sont festonnés en soie de la nuance du crêpe de Chine. Puis enfin des filets invisibles, car on y revient. Les coiffures qui dégagent le cou & remontent vers le sommet de la tête, n'ont plus besoin d'être maintenues dans de gros filets. Cette mode de porter les cheveux est encore tout à votre avantage, & je vous conseille de l'adopter. Vos mères en seront satisfaites & les corsages de vos robes aussi.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Confections des magasins de *Pygmalion*, 98, rue de Rivoli, angle du boulevard Sébastopol, et 11, boulevard Sébastopol. — Modes de madame Bricard, 38, rue Richelieu.

Première toilette. — Robe en satin de laine, ornée dans le bas de sept biais. — Longue tunique soutachée en cachemire, garnie d'un effilé à glands. Manche & sous-manche brodées. La seconde manche est très-longue, taillée en carré & fixée par un angle à la couture du petit côté du dos. La basque est fendue; la jupe est relevée derrière & ouverte. — Chapeau rond en tulle & velours noir, orné derrière d'un nœud alsacien en velours ponceau, recouvert d'une agrafe en petites perles de jais. Touffe de plumes noires. Écharpe en tulle.

Deuxième toilette. — Robe à petites rayures satinées. — Paletot en drap, brodé en grosse soutache & découpé à dents, effilé à glands. Manche longue carrée. — Chapeau rond en velours noir à bords relevés devant & sur les côtés. Torsade en large ruban bayadère frangé.

Troisième toilette. — Robe en faye, ornée dans le bas d'un haut volant à plis doubles, retenus par trois petits biais en satin; garniture remontant à dents dé-

coupées & rouleautées, en satin. — Tunique découpée à dents. — Mantelet en velours, avec manche simulée, garni d'une double guipure séparée par une petite frange double, imitant la plume. Cordon avec petites boules en petite frange. — Chapeau fermé en velours; torsade velours & ruban en faye; nœud en velours derrière; brides en faye; touffe de plumes sur le côté.

Quatrième toilette. — Robe à larges rayures satin & velours. — Mantelet en velours soutaché, garni de guipure; dents en faye, rouleautées en satin, garnissant le tour du cou & la couture d'épaule; basque courte derrière; nœud frangé sur le côté. — Chapeau sans forme, en velours plissé tout autour; torsade & brides en faye; guirlande de roses & feuillage bronzé.

Cinquième toilette. — Robe en drap, garnie dans le bas de trois larges biais bordés de deux plissés d'un côté & un de l'autre. — Paletot en drap, orné de petites tresses bretonnes & garni de fourrure skong; longue pèlerine formant étole; capuchon simulé, à pointes, avec glands; manche longue garnie de fourrure. — Chapeau en velours & moiré, orné d'une guirlande de rhodantes & d'herbes bronzées; écharpe en dentelle avec petits nœuds; brides en moiré.

DIXIÈME CAHIER

Col ouvert. — Manche assortie. — Rabat. — Coiffure pour diner. — Edith. — Dessin mat en soutache. — Fichu. — Passementerie ganse. — Embrasse de rideau. — Garniture guipure Richelieu. — Étoile, crochet et serpentine. — Passementerie ganse — Nœud rabat. — Julie. — Toilette de petite fille. — Volant plissé. — M. H. — Gabrielle. — V. S., enlacés. — Col à coins brisés. — Garniture assortie. — Isabelle. — Ornement pour jupon. — H. S., enlacés. — Brassière soutachée. — G. H. — G. L., enlacés. — Pelote en cachemire. — Nœud en crêpe de Chine. — Angle lacet & crochet. — Costume pour petite fille. — Chaise en satin. — Alphabet. — J. N., enlacés. — L. L., enlacés. — Bavoir.



PLANCHE X

GRANDE PLANCHE DE PATRONS DE CONFECTIONS

PREMIER CÔTÉ

Tunique brodée (première toilette).
Paletot à manche carrée (deuxième toilette).
Gravure du 1^{er} du mois.

DEUXIÈME CÔTÉ

Mantelet à manche simulée (troisième toilette).
Casaque-mantelet (quatrième toil.).
Paletot à capuchon (cinquième toilette).
Même gravure.

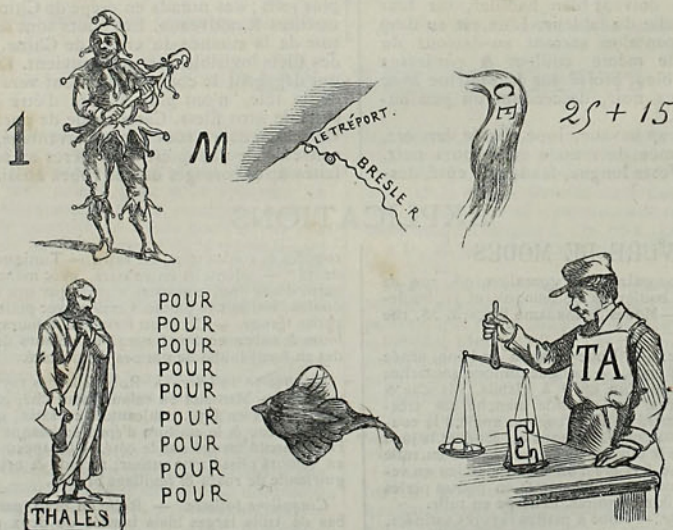
BOITE-CALENDRIER

Première partie de la boîte en imitation de bois de rose avec incrustation de cuivre doré. Nous donnerons en Décembre, avec la dernière partie, les patrons & les explications détaillées pour monter la boîte.

Le mot du Logogriphe de Septembre est AMBROISINE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : Vin renversé n'est pas avalé.

RÉBUS







3860

Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.
 TOILETTES ET CONFECTIONS DES MAGASINS DE PYGMALION, 102, RUE DE RIVOLI.
 Maison Morlet, Spécialité pour Costumes d'Enfants, 2 et 3, Rotonde Colbert.
 Rubans et Passementeries des Galeries de Choiseul, 36, Rue Neuve des Petits Champs.
 Machines à Coudre La Silencieuse, 30, Rue de Richelieu.
 Ceinturerie de la Maison Marchal, 23, Rue du faubourg St-Henri.
 Modas de Madame Bricart, 38, Rue de Richelieu.

C
dir
— I
nit
tin
—
Ga
Ga
—
G.
crē
poi
J.

